3 1761 07959102 0

This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.

U. O. C.
14/2/19

NOUS

DU MÊME AUTEUR

AUX CAHIERS DE LA QUINZAINE :

A CHAQUE JOUR, poèmes, un cahier (juin 1904).
NOUS, poèmes choisis, un cahier (juillet 1914).

A LA LIBRAIRE DU MERCURE DE FRANCE :

A CHAQUE JOUR, poèmes, édition augmentée, un volume.
AU LOIN, PEUT-ÊTRE..., poèmes, un volume.
HUMUS ET POUSSIÈRE, poèmes, un volume.

A LA LIBRAIRIE CHAMPION :

PRISME ÉTRANGE DE LA MALADIE, poème, une plaquette hors commerce (collection *Les Amis d'Édouard*).

CHEZ CAMILLE BLOCH :

PÉGUY ET LES CAHIERS

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE :

LE DESSOUS DU MASQUE, poèmes, un volume.
L'ARRÊT SUR LA MARNE, poème, une plaquette.

POUR PARAITRE :

LE POÈME DE LA TRANCHÉE.
IMAGES DE GUERRE.

FRANÇOIS PORCHÉ

NOUS

POÈMES CHOISIS

nrf

166546
26/10/21

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME
PARIS
1916

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART
SUR PAPIER PUR FIL DE VOIRON
SEIZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE I A XVI
TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 35

PQ
2631
O65N6

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS,
Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE 1916

AVERTISSEMENT DE LA PUBLICATION FAITE AUX CAHIERS DE LA QUINZAINE EN JUILLET 1914

Les poèmes que l'on va lire ont été publiés pour la première fois dans des revues et dans les différents volumes de Porché. Je les ai rassemblés ici et pour nous, parce qu'ils partaient de la même veine et qu'il était aisé de voir cette veine courir au travers de toute une œuvre.

Je remercie grandement nos confrères et amis du Mercure de France *et de la* Nouvelle Revue Française *qui nous ont permis avec une parfaite bonne grâce de nous saisir de ces textes et de les publier.*

CHARLES PÉGUY.

NOUS

J'AI *songé bien des fois à mon lointain ancêtre,*
A celui qui reçut le nom qu'il m'a légué
Du sordide troupeau de porcs qu'il menait paître
Dans la forêt obscure et, de là, boire au gué.

La vase des marais en séchant sur sa guêtre
Alourdissait, le soir, son grand pas fatigué,
Ou bien le gueux courait les bois pieds nus peut-être,
Hirsute, à demi fol et sauvagement gai.

Serf de condition sans en porter les chaînes,
Il a passé ses jours à rêver sous les chênes,
Et maintenant il n'a plus même de tombeau.

Mais, dans mon cœur, comme un reproche à ma faiblesse,
Il revit. A chacun l'orgueil de sa noblesse !
— Il faut aimer ton nom, mon fils, car il est beau.

NOS PROVINCES

NOS PROVINCES

I

A TRAVERS CHAMPS

Le bruit à l'étranger court que la France est folle,
Déchue. Encore quoi ? Malade. Est-ce tout ? Non.
Morte. Morte à jamais, la nation frivole !
Bien pis, pour entacher l'honneur de son doux nom :
« Ah ! le vice, dit l'un, c'est ce qui l'a tuée ! »
Et l'autre : « Enterrons-la, cette prostituée ! »

Viens donc, et donne-moi ta main,
Ma chère âme étrangère,
Je te montrerai le chemin
De ma terre légère.

NOUS

Viens, tout l'azur est avec nous,
Les herbes hautes sont fleuries,
Les grandes marguerites des prairies
Baiseront tes genoux !

Vois comme ils ont des tailles fines,
Nos peupliers d'argent,
Comme le front de nos collines
A l'air intelligent !

Après la torpeur des longs rangs de vignes,
De petits bois nous font accueil,
Et partout des buissons entrecroisent leurs lignes
Où se repose l'œil.

Quelle nature est plus humaine,
Quelle belle a moins de dédain
Que la France où l'on se promène
Comme en un jardin ?

Elle pourrait être inutile,
Étant si jolie,
Mais non la coquette est fertile
Pour mieux séduire, par folie !

Folle, en effet, la France est folle,
Sa folie est l'esprit qu'elle a :
Toute chose est folle, qui vole,
Mais savoir voler, tout est là !

II

A TABLE

Et de ce peuple fou le bon sens me confond.
Veux-tu voir, sous nos murs ajourés en dentelle,
Ce qui, quand le mauvais destin les démantèle,
Ne bouge pas ? veux-tu toucher le sol profond ?
Prends mon bras. C'est ici le cœur de notre vie ;
On t'attend : la table est servie.

C'est une table ronde avec sa nappe blanche.
La lumière de la croisée
Comme un regard du ciel sur la nappe est posée,
Sanctifiant la gourmandise du dimanche.

Le vin joyeux, dans un flacon,
Darde un œil qui vous brave;

Car le vin est gascon,
Mais le pain reste grave.

Et sur le buffet j'aperçois
Des gâteaux qui sont mes amis d'enfance,
Du temps qu'on me disait : « François,
Rappelle-toi bien ma défense :
N'y touche pas ! »
Et je leur souriais pendant tout le repas.

Chère femme, assieds-toi parmi nous, et contemple
Cette salle à manger, à sa manière un temple,
Et de tous le plus vénérable. Oh ! si j'ai pris
Pour de l'ennui, souvent, le grand air de scrupule
Qu'ont ces murs familiers, si j'ai cru la pendule
Radoteuse et le temps ailleurs moins long, moins gris,
C'est qu'il faut qu'un jeune homme ait versé bien des larmes,
Qu'il ait, au loin, rêvé du pays plus d'un soir,
Pour comprendre un vieux meuble et lui trouver des charmes.
Vieux buffet, le service à thé, sur ton dressoir,
Brille au complet depuis cent ans. Ta prud'homie
A mis au rang des saints la sainte Économie.
Avare ? non, mais dame ! un peu serré. — Quand même,

Pour la fidélité de ton cœur ancien,
Pour ton ventre de bon petit paroissien,
Vieux buffet que je raille, au fond comme je t'aime !
On te devine exact, honnête, mesuré,
Moitié tabellion, moitié brave curé,
Et, dans ton vernis clair, on dirait que se plisse
Un visage narquois pétillant de malice.

Lorsqu'on mange la soupe en famille, l'on sent,
Dans le recueillement de la faim qui s'apaise,
Que, sur les fronts baissés, le silence qui pèse
A l'autorité d'un doigt tout-puissant.

Instants sacrés que ceux où l'on met en commun
Le besoin le plus fort de la vie, où chacun
Apporte, en s'approchant de la table paisible,
Son cœur comme un hôte invisible !

Le soir, quand le sommeil me troublait la paupière,
Et quand j'étais petit, comme notre soupière
Me paraissait énorme et comme sa vapeur
Tournoyait et montait ! Quel volcan ! j'avais peur,

Mais une peur si douce, un peu feinte et rusée,
Que mon âme excitait pour en être amusée !
Oh ! les points lumineux des cristaux, autant d'yeux !
Et j'imaginais l'Ogre en rêvant d'une bouche
A la mesure de la louche,
Et mon père et ma mère étaient pour moi des dieux.
Je les vois tels qu'alors ils trônaient sous la lampe :
Tout près de moi, si près que mon cœur est au chaud,
Puis, tout à coup, parlant par énigmes, très haut,
Très loin, parmi l'encens de la soupe qui trempe...

Chère, s'il se pouvait que, par-dessus les blés,
Les vignes et les bois, en ce moment, tu vinsses
Dans toutes les maisons de toutes les provinces,
Par familles, partout, tu verrais attablés,
Disputeurs, mais unis dans les jours de souffrance,
Les petites gens du peuple de France.

La table de famille, on s'y fâche, on y boude,
Mais en rond l'on y fait la chaîne, coude à coude,
Autour d'un dieu lare en qui chacun croit :
L'Honneur, le vrai dieu des âmes françaises,
Et chaque coup du sort rend le cercle des chaises
Plus résistant et plus étroit.

NOUS

Entrez, l'étrangère, entrez dans la ronde,
Mangez et buvez !
Vous voyez, c'est nous la honte du monde,
C'est nous les Français dépravés !

On médit de nous parce qu'on envie
Ce grain de sel fin,
Cet esprit qui donne en France à la vie
Un goût si bon qu'on en a faim.

Goûtez donc, ma chère, à tous nos plats, mais
Si l'on vient vous dire
Que nous nous mourons, il faudra sourire.
C'est tout. Ne l'oubliez jamais.

III

LA PETITE VILLE

La ville où je naquis, un fleuve étroit l'arrose ;
L'eau coule sous le pont comme une claire prose,
Et mire honnêtement dans son calme miroir
Et le doit et l'avoir :
Elle enregistre un arbre, un mur sur son passage,
Et fait ainsi l'addition du paysage.

La ville où je naquis a de petits pavés
Carrés, durs, enfoncés, cimentés dans la terre,
Tous proprets et contents d'être si bien lavés,
Et blâmant le caillou qui roule, solitaire.
Le clocher, par-dessus le poste de l'octroi,
Regarde àvec effroi

Un chemin qui longe une vigne.
Il s'inquiète, il lui fait signe :
« Reviens donc ! » Mais le fou ne l'entend même pas,
Et disparaît au haut des collines, là-bas...

Bonne vieille demoiselle Prudence,
Quand passe un chariot dehors, sur ta crédence
La porcelaine tremble, et ton cœur tremble aussi.
Ta chatte fronce le sourcil ;
L'âme des choses sort à moitié du sommeil,
Sourit, étonnée, au soleil,
Puis, lasse d'un effort si grand, replonge
Dans les ondes mortes du songe.

Bonne vieille demoiselle Vertu
Qui fais la chasse à la poussière
Et qui me tenais en brassière,
T'en souviens-tu ?
J'admire tes planchers brillants comme des glaces ;
Tu remets avec soin les chaises à leurs places,
Sitôt les visiteurs partis ;
Et moi qui jadis me blottis,

Enfant, contre ta chaste robe,
Bien qu'ayant perdu ma candeur,
Je te dois de garder un fond naïf et probe
Et le respect de la pudeur.

IV

LA CÔTE D'ARGENT

I

Un petit coin de terre est mon seul juge au monde.
Là, pied à pied, les pins combattent avec l'onde
Pour la possession du sable. J'obéis
Au doux charme voilé de ce vague pays,
Bien qu'il m'ennuie un peu, parfois, comme un poème
Trop sincère qui trop ressemble à mon cœur même.
O ciels marins que, tout enfant, j'ai regardés,
Nuages par la brise incessamment cardés,
Fils flottants de la pluie au loin, jaune lumière
Dorant sur un fond noir les tuiles des maisons,
C'est vous qui, par-dessus la route coutumière,

M'attiriez du côté des libres horizons
Où va s'amincissant la ligne de la grève,
Plate et pâle entre deux abîmes — dans le rêve.
Ajoncs d'un vert malade et chardons d'un bleu gris,
Dune rose ou blanchâtre ou mauve, selon l'heure,
Vos couleurs qui n'en sont presque pas m'ont appris
Que, tout n'étant qu'un vain reflet, rien ne demeure.
Et, brûlés et tordus, les pins m'ont dit pourtant
Qu'il faut lutter, qu'il faut mourir en résistant.
L'air est tellement pur qu'on le sent qui s'infiltre
Dans tous les plis de l'âme : au dedans c'est un philtre,
Au dehors un bain frais que Dieu parfume avec
L'encens de l'immortelle et le sel du varech.
L'air ! il compose à lui tout seul ces paysages :
Tout le reste, villas, forêts, nappe de l'eau,
N'est qu'une bande étroite au bas d'un grand tableau,
Et je l'ai respiré, cet air, à tous les âges !
Lorsque j'étais petit, je ne raisonnais point,
Je jouais, je prenais du sable dans mon poing,
Pour le laisser couler ensuite sans comprendre
Quels liens rattachaient ma vie à cette cendre.
A dix-huit ans, j'errais en déclamant des vers
Sur la plage, de méchants vers dont j'étais ivre,

Et j'invoquais la Mort, tant j'avais soif de vivre,
Tant j'aspirais à tout aimer dans l'univers !
La sirène qui gît dans les livres de classe
M'apparaissait, vivante, à l'ombre d'un rocher ;
Je la voyais, debout sur sa queue, approcher,
Nue... Et je sens encore un bras frais qui m'enlace,
Tandis que le soleil, giclant par un trou bleu,
Découpe dans la grotte obscure un rond de feu...
Béni soit maintenant l'été qui me ramène,
Après deux ans, après ce mariage au loin,
Sur la terre à jamais pour moi la plus humaine !
Ce n'est pas métaphore, elle est vraiment un coin
Enfoncé dans la mer, et la mer qui la ronge
L'enveloppe de vents, de voiles et de songe.
O murmures ! les flots, les pins m'ont accueilli !
Tous ont dit à mon cœur : « Non, tu n'as pas vieilli.
Nous te reconnaissons, mon enfant. Sois sans crainte.
Ta pensée appartient à nous qui l'avons peinte
De mille tons fondus l'un dans l'autre. Il est clair
Que ton sort est pareil au goéland dans l'air,
Lorsque, ne sachant plus où se poser, en butte
A la tempête, il va de culbute en culbute.
Mais nous, les pins, la mer, si nous t'avons versé

Le poison sombre et doux qui rend l'âme inquiète,
S'il est vrai que ce sont nos voix qui t'ont bercé,
Pouvons-nous te blâmer, mon fils, d'être poète ?
La plage, elle non plus, ne produit aucun fruit
Utile, rien de bon pour l'appétit des ventres,
Mais les vagues, chantant en chœur comme des chantres,
Éparpillent dans l'air des semailles de bruit,
Et la Beauté, la fleur divine, impérissable,
Seule s'épanouit sur les pentes du sable. »

2

Mon cœur, ton sourd marteau fait trembler ma poitrine,
Que forges-tu dans l'ombre avec tant de chaleur ?
O pins, douce résine où s'endort la douleur,
Volutes de la vague, ô terrestre et marine
Sérénité,
Calmez, calmez ce cœur qui m'empêche d'entendre
Les profondes voix de la vérité !

NOUS

O nature, il n'est point de reproche plus tendre
Que ta présence où tout est simple, où rien ne ment,
Rien, depuis le miroir de l'eau qui se recueille,
Jusqu'au bonheur léger qui frémit dans la feuille,
Reproche éternel et charmant.

Mon cœur, son bruit redouble : il tape, il se démène !
On dirait qu'il aspire, à chacun de ses coups,
Aspire et foule à longs flots tous
Les désirs de la race humaine !
On dirait qu'il s'épuise à pomper l'univers,
Pour le distiller à travers
Les songes de ma tête,
Comme un gros vin dont on s'enivre un soir de fête !
Ah ! pauvre cœur, que ton manège est triste !

Nature, insiste,
Pèse de tout ton poids sur ce cœur violent ;
A son ardeur qui n'est que faiblesse brutale
Impose ton pas grave et lent ;
Engourdis-le, bercé dans ta paix végétale ;
Soumets ses courses effarées
Au large balancier des jours et des marées !

C'est le soleil qui glisse et joue à s'accrocher
Aux aspérités du rocher,
Et, dentelé, perdu dans l'azur comme une île,
Un nuage blanc, immobile...

NOTRE PARIS

LEVEZ-VOUS *de l'abîme éternel, ô vieux cris*
Du passé! Remontez à mes yeux, vieilles larmes!
Debout, vieilles douleurs qui dormiez sous les armes!
Amours, rêves et pas perdus, jours de Paris,
Sortez en longue file, un par un, des ténèbres!
Venez, regards éteints, venez, bouches funèbres,
Tout ce que l'âge efface et tout ce qui s'est tu!
Réveillez-vous, frottez votre paupière morte,
Compagnons avec qui j'ai longtemps combattu,
Venez faire à ma vie une royale escorte!

NOTRE PARIS

I

Dix ans ont mis un voile au regard ingénu
Qu'adolescent, provincial, nouveau venu,
Je jetais sur la ville en tous sens parcourue.
Les énormes maisons, les passants dans la rue,
Qui se hâtent, l'éclat des boutiques, l'or noir
Des reflets ruisselant, la nuit, sur le trottoir,
Tout ce qui roule et gronde et fait trembler les pierres,
Tout imprimait dans le miroir de mes paupières
Une image accusée aux intenses couleurs.
Mais je ne savais point maçonnés de douleurs
Ces murs pareils, dans l'ombre, à de hautes falaises.
Sans doute, ils me causaient déjà d'obscurs malaises ;

Ils me semblaient cacher, sous un front menaçant,
Quelque chose à la fois de triste et de puissant,
Mais quelle chose ? Seul dans le grand labyrinthe,
J'errais sans découvrir de raisons à ma crainte.

II

Vague appréhension passagère! La Ville
Bien plutôt me montrait son doux masque facile,
Souriante en sa fleur d'exquise nouveauté.
Je l'aimais, et mon cœur lui demeure fidèle,
Pour avoir, à cet âge ébloui, reçu d'elle
Le premier sentiment qu'il eût de la Beauté.
Je l'aimais. Que de fois, rêvant sur la terrasse
D'un jardin ou le coude au balustre d'un pont,
J'écoutai sa leçon de clarté qui répond
A l'idéal de ma pensée et de ma race.
C'est, au printemps, un soleil gris dans les nuées,
Un ciel fin comme un œil trop sensible qui cligne,
Des colorations de pierre atténuées,
Où le dessin toujours laisse entrevoir sa ligne.

Tant de noblesse gaie, aimable, tant d'esprit,
De mesure, de goût, m'enchanta, me surprit.
Mon âme, tour à tour enivrée, amusée,
Allait, venait, flottait du théâtre au musée,
Et parfois s'échappait vers les coteaux d'argent...
Nul souci : j'étais fort et, surtout, j'étais libre,
Et, très haut, dans les cieux d'après l'orage où vibre,
Emperlé d'eau bleuâtre, un rayon indulgent,
Toute rose, au-dessus des champs d'Ile-de-France,
L'alouette jetait son cri fou d'espérance.

III

Mais le bonheur des yeux cache un piège, une pente
Insensible qui mène au douloureux désir.
La main brûlante s'ouvre et se tend pour saisir,
Puis la bouche, et, déjà frôleuse, enveloppante,
La Beauté, qui d'abord était vague dans l'air,
Prend un sexe et devient un rêve de la chair...
O filles de Paris, grâces vous soient rendues,
Pour les larmes que j'ai sur vos seins répandues.
Vous passez : que de maux ont leur commencement
Dans un pas dont on suit le doux balancement !
Vous riez : c'est ainsi que la douleur s'éclaire
D'une gaîté d'enfant, lorsqu'elle veut nous plaire.

IV

Ah ! je sais, maintenant, lorsque, sous ma fenêtre,
Paris gronde, et que j'ouvre aux échos tout mon être,
Ou lorsque, dans la rue, ami, quelque embarras,
Aux carrefours, m'oblige à prendre votre bras,
Je sais de quels destins mornes, courbés, serviles,
Sont faits l'encombrement et la rumeur des villes.
Leurs murs fiévreux, leurs toits l'un sur l'autre entassés,
La misère, la mort aux aguets dans leur brume,
Leur ronflement de forge et leurs sons clairs d'enclume,
Comme un amer défi, montent : « Jamais assez !
Que chaque aurore ajoute aux peines de la veille ! »
Et leurs nuits, ramenant de honteuses sueurs,
Ont un aspect de jours bizarres, des lueurs
Malsaines où l'on sent une angoisse qui veille.

V

Quelle uniformité du costume, aussi !
De la forte laine poussiéreuse et terne,
De bon drap d'ennui, solide, bien moderne,
Bien seyant à nos fronts creusés de souci.
Comme nous avons des figures correctes,
Des gestes mesurés par règle et compas !
Comme, au pied des longs murs des cités, nos pas
Font un cheminement agile d'insectes !
Mais que de souffrances, que d'âpres espoirs,
Que de rêves, sous ces tristes chapeaux noirs !

VI

Comme un cri de douleur qu'étouffe un plafond bas,
Les bruits lointains du soir assourdis par la pluie
Ébranlent ma fenêtre où le brouillard s'appuie :
Tous parlant à la fois, je ne les comprends pas.
Je les écoute, ému de ces voix désolées
Dont l'ardeur s'exaspère à la chute du jour,
Comme si, dans la nuit, à ma vitre collées,
Cent bouches de misère imploraient mon secours.
Brusquement, pour ne pas sentir que ma main tremble,
J'écarte les rideaux : eh ! quoi, rien au dehors
Que le pavé luisant et le pont noir qui semble
Porter l'hiver brumeux d'un bord à l'autre bord ?
Pourtant, bien que mes yeux n'aient distingué personne,
Je sais bien qu'une foule était là ; je soupçonne

L'humble troupeau craintif d'avoir fui mon regard.
Les pauvres gens qu'emplit la terreur de déplaire
Croient que leur seule vue est un manque d'égard,
Et, quêtant la pitié, attendent la colère.
Je m'éloigne. Aussitôt les voici revenus.

Enhardis maintenant, des milliers d'inconnus
Sur mes carreaux obscurs versent de longues larmes.
Plus terribles ainsi qu'aucune armée en armes,
Forts de leur dénûment, transis, trempés, fiévreux,
Flaireurs d'ombre pareils à des loups aux flancs creux,
Ivrognesses traînant des marmots dans leurs jupes,
Le déchet, le rebut, les bons-à-rien, les dupes,
Et jusqu'à des vieillards qu'on eût crus résignés,
Tous les malodorants et tous les malpeignés,
Et ceux-là devant qui la charité recule
Parce qu'ils sont trop vils, parce qu'on veut choisir
Et dans le bien qu'on fait ménager son plaisir,
Tous ils mêlent leur souffle au vent du crépuscule.
Il en sort de partout, des faubourgs de Paris,
Des vieux quartiers du centre aux ruelles infectes,
Pleins de recoins qui font qu'on s'arrête surpris,
Où d'étranges maux d'yeux avec d'étranges sectes

Fleurissent, m'a-t-on dit, dans les arrière-cours ;
Il en vient, qui sans doute ont marché bien des jours,
Des rives de Tamise et des rives de Sprée,
Des cirques effrayants où, plus haute qu'ailleurs,
La clameur des humains est plus désespérée,
Et de plus loin, des grands réservoirs : juifs railleurs
Opposant aux soufflets une ironie amère,
Bons moujiks regardant la souffrance et la mort
Du même œil ingénu qu'un pauvre enfant sa mère...
Mais que sert d'en nommer quelques-uns ? on fait tort
Aux visages sans nom perdus dans la cohue.
Qu'est-ce, dans la douleur, que la douleur connue ?

Que veulent-ils enfin ? Est-ce ma faute à moi,
Si les pleurs sont nombreux comme les grains de sable ?
Ai-je créé le monde ? en suis-je responsable ?
Ma chambre est-elle un temple ou le palais d'un roi,
Pour que l'humanité vienne y gémir et rampe
Autour de la clarté qui tombe de ma lampe ?
C'est fou, voyons, ou bien c'est moi qui perds l'esprit.
Mais non. Je vivais là comme un arbre qui pousse,
Prenant mon temps. Le soir étendait sa main douce
Au-dessus du silence où mon rêve mûrit :

Je travaillais. — Alors vous vous trompez d'adresse !
De quel droit troublez-vous ma féconde torpeur,
Pour me glisser dans l'âme une horrible tendresse,
Cette compassion qui ressemble à la peur ?

Ils ne me verront plus, j'ai soufflé ma lumière,
Et caché dans mon lit, ma tête sous les draps,
Je songe : Ils vont partir, ils seront bientôt las
De se meurtrir les poings aux angles de la pierre.
Il me semble déjà que je n'entends plus rien.
Seul mon cœur, enchaîné comme un galérien,
A coups précipités rame dans les ténèbres,
Et je ferme les yeux, sachant qu'il me conduit
Sans espoir de retour aux rivages funèbres.
Mais, derrière mes yeux, au fond d'une autre nuit
Où l'averse vient battre une fenêtre immense,
La vision grandie à présent recommence.

VII

J'erre seul, mon regard droit devant moi s'enfonce
Jusqu'où l'on voit les toits se toucher presque, où l'air
Resserré, semble-t-il, entre les murs, se fonce
D'un bleu plus dense au bord du ciel encore clair.
Mes pas sur le pavé traînent las, en arrière,
Lourds d'ennui, quand mon cœur, si pressé, lui, si vite
Dans les encombrements du soir se précipite.
Six heures : un grand poids a rompu la barrière,
Chaque étage déverse son flot, et la crue
Sombre, roulant des feux, monte, engorge la rue
De ses courants hâtifs où, parfois, un arrêt
Brusque soulève un cri de fureur dans la brume.
Que d'yeux l'on croise alors, voilés où transparaît
La rancune, tentés pour qui le luxe allume

Ses magasins de verre et le plaisir ses rampes,
Pauvres yeux attirés, déçus par tant de lampes,
Par tant de lettres d'or, rouges, vertes... Comment
Reconnaître à côté de l'enseigne qui ment
L'appel clair du bonheur ? On s'épuise, on s'excite
Ici puis là, l'espoir sans fin vous sollicite.
Les femmes, leur parfum ouvre comme un chemin
D'amour dans la cohue, et passe ; les affiches
Hurlent de toute leur couleur vive : être riches !
Et prompte, en tous sens, pour un sou, de main en main,
Et toujours neuve, dans un frisson de dépêche,
La haine court avec son odeur d'encre fraîche.

VIII

Bizarrerie, un clair de lune artificiel
Inondait les gazons de sa nappe électrique,
Tandis que, sans éclat, inutile, excentrique,
Un croissant jaune était suspendu dans le ciel.

Qu'importait ! ce jardin faisait un beau mensonge :
Dans un feuillage noir quelque échappée où l'air
Frissonne tout lointain, mystérieux et clair,
Et nos cœurs, dupes heureuses, s'ouvrent au songe.

IX

O mes amis, je vous reconnais : vous passez
Dans les jardins au jour tombant, seuls, effacés,
Lents promeneurs pareils aux ombres sans visage.
Vous sortez des cages de pierre, déliés
Pour un soir. Que la nuit vous soit douce ! oubliez,
Au milieu des gazons amollis d'arrosage,
La cité qui derrière les beaux arbres dresse
Ses populeuses perspectives sans tendresse.
Goûtez l'air, respirez la grasse odeur d'humus
Qui monte des massifs sombres. Ayez la force
Des marronniers qui poussent là, rugueux d'écorce,
Larges de cime et très tranquillement émus.
Ayez le rêve, ayez la paresseuse pente
De l'allée et sa courbe oisive qui serpente

NOUS

Pour le plaisir le long des parterres en fleurs.
Ne pensez plus : que vos fatigues, vos douleurs
Vous inclinent anéantis, mêlés aux choses
Jusqu'au vertige, à la confusion des roses,
Des feuillages, du ciel et de votre âme avide
En ce mystère : un soir qui passe, une heure vide...

Non, jamais de repos. Après le jour, ses fièvres,
D'autres fièvres ! après ses sueurs, des sueurs
Plus tristes, ô cité, fument dans tes lueurs !
Ta nuit de joie en tous les coins nous tend ses lèvres,
Et plus haut que tes bruits du soir va le tapage
De notre sang. Il crie, il est trop jeune, hélas !
Trop fou pour qu'en nos cœurs descende et se propage
Le grand silence des étoiles... Vous, si las,
N'est-ce pas que voilà, mes amis, ressurgie
Pour les souffrances du désir votre énergie ?

X

Ami, le pavé sec vibrait, la fièvre allègre
D'un bel avril courait les boulevards...
O maigre,
Vieille terre de la cité, durcie, aride,
Des tunnels, des égouts t'ont murée, et voilà
Qu'une sève en ta nuit vint à sourdre, coula
Du caillou dans les veines de l'arbre, et, viride,
Gluante encore, unit à la pierre étonnée
Le frisson de la tendre feuille à peine née.
Rue en fête ! l'azur y miroite si clair
Que cette heure au vernis des attelages donne,
En ce quartier d'hôtels, de théâtres, un air
D'impertinence gaie et jeune qu'on pardonne.
Vivre, être là, merveille ! sons que l'âme aspire :

NOUS

Frais gazouillis anglais de lèvres roses, rire...
Votre main sur mon bras pèse, ami, je vous sens
Ému, le cœur gonflé de rêve; une féconde
Langueur, du même flot qui baigne aussi mes sens,
Pulsation divine, en vos jarrets abonde.
Vous sortez des jours gris où le cerveau s'embrume
De pensée et, vos doigts ayant posé la plume,
Une ivresse, une force verdissante et douce
Hors des chambres d'hiver, hors des livres vous pousse.
Derrière vous la lampe des veilles s'éteint;
Sous la cendre est tombée enfin la triste flamme
Du foyer où, des soirs, s'ouvrant à moi, votre âme
Pleura dans le silence. O cœur secret, atteint
Par l'infiltration obscure de la joie,
Pareil au marronnier des villes, quelle fleur
En vous pointe et, déjà, tremblant qu'on ne la voie,
Se cache aussi timide qu'hier la douleur.

XI

Nous sommes quelque part assis dans la fumée,
Sous l'épaisse clarté d'un lustre, et ne savons
Si l'endroit, sa chaleur, le verre où nous buvons,
Tout est songes ou bien la vie accoutumée.
Il est tard, on le sent, car déjà le matin
Du jour même se perd dans un brouillard lointain.
Les yeux sont las de trop de choses; la journée
A, semble-t-il, duré plus que toute l'année.
Quelqu'un parle, est-ce vous ou moi ? cela résonne
Comme une voix que rien ne rattache à personne.
Et tandis que nos cœurs déliés sont partis
Là-bas rejoindre un violoncelle qui pleure,
Nos corps demeurent là tristes, appesantis,
Sans plus bouger, sans plus s'inquiéter de l'heure...

XII

Mais dans la rue où le silence emplit l'espace,
Vient toujours la minute extrême que l'on passe
A marcher lentement ou bien à se tenir
En équilibre au bord d'un trottoir, sans finir
Jamais de se parler ou de se taire ensemble.
Nous allions nous quitter, et voici qu'il nous semble
Que les mots ont trahi nos cœurs ou que la voix
Nous a manqué ce soir, au moins une ou deux fois,
Quand il aurait fallu dire tout d'une haleine
Je ne sais quel secret dont notre âme était pleine.
Et nous restons encore un moment face à face,
Un peu gênés, n'osant faire un pas, morfondus,
Le dos courbé, les pieds dans l'eau, les yeux perdus
Dans la brume où la ligne des maisons s'efface...

XIII

C'est alors qu'une nuit une vieillarde errante
Sortit de l'ombre et vint en riant nous offrir
Un étrange laurier. Sa gaîté déchirante
Disait qu'on ne peut pas continûment souffrir,
Que, les pleurs une fois taris, l'âme se brise
Dans un rire qui fait branler la tête grise,
Et que c'est la bonté suprême du malheur,
Qu'il vient un jour où l'on ne sent plus la douleur.
Pour le laurier, c'était un laurier sombre, tel
Que je n'en vis jamais d'aussi noir, une plante
De pauvreté, sans rien de la gloire insolente,
Sans rien de toujours vert et sans rien d'immortel.

XIV

Comment un corps humain peut errer solitaire
Dans une grande ville, un soir ; par quel mystère,
Las de souffrir, plus las d'entendre sa raison
Morigéner son cœur, il a fui sa maison...

Comment, veuf de son âme, il hésite, s'égare,
L'aspect indifférent, quelconque, d'une gare
Passe dans un théâtre et se retrouve assis,
Plus tard, dans un endroit tel qu'en rêve, imprécis,
Où gémit à travers la fumée âcre et rousse
La voix d'un violoncelle, barbare et douce...
Comment un corps ne pensant rien songe pourtant :
Que sa douleur là-bas est restée et l'attend,
Que l'immense brouillard des villes en décembre

Est, pour le prisonnier du destin, aussi clos
Et non moins étouffant, non moins sourd aux sanglots
Qu'en un passage obscur la plus étroite chambre...
Comment tout ce qui reste en lui de pauvre vie,
Son seul dernier désir bien humble, est une envie
De caresses; comment, ayant soif de douceur,
Un sûr instinct le mène à cette unique sœur
Du naufragé, de l'homme épuisé qui se noie,
A la seule qui veuille et sache encor le prendre
Entre ses tristes bras, à la fille de joie...

Ce sont des choses qu'un heureux ne peut comprendre.

XV

Ville de pluie où meurt le jour,
Qui flottes noyée et t'allumes,
Naguère tout m'était amour :
Bises, ciels gris, averses, brumes.

Aimant, aimé, je croyais voir,
L'hiver, aux lumières des rues
Mille espérances luire, accrues
Des reflets du gras pavé noir.

Aujourd'hui, murs ruisselants, boues,
La fange est fange en toi, Paris,
Écrase mon cœur sous tes roues,
Que je n'entende plus ses cris !

XVI

O cité que j'avais dans ce rêve oubliée,
Est-ce qu'à ton pavé ma souffrance est liée ?

Quel système rattache à ton grand tournoîment
L'affreux manège intérieur de mon tourment ?

Te revoilà, mirant tes feux sous mes paupières,
Réfléchissant dans l'eau de mes larmes tes pierres.

Reprends-moi. N'es-tu pas le refuge, le camp
Des nomades venus on ne sait d'où ni quand ?

Tes murs n'ouvrent-ils pas, dans l'ombre, des retraites,
Tout un désert, à des milliers d'anachorètes ?

NOUS

Je te retrouve avec le dégoût journalier
Qu'on a de remonter, le soir, son escalier ;

Avec le tour de clé pour ouvrir, et la porte
Qu'on referme, et la chambre abandonnée et morte.

XVII

Donc j'ai voulu quitter Paris, quitter la France,
Rompre tous les liens formés par la souffrance
Entre leur ciel et moi, tenter quelque avenir
Ailleurs, et, libre, errant, perdre le souvenir...
Je me disais : « Partir, partir, oh ! ne plus voir
Cette ville agiter ses lumières, le soir !
Échapper aux douleurs anciennes reparues,
Les unes, chaque jour, debout au coin des rues,
Les autres, dans ma chambre assises, chaque nuit !
Partir, laisser aux murs tous les portraits m'attendre,
Et, quand Paris, demain, fera le même bruit
Qui remplit mon oreille à cette heure, n'entendre
Que mon pas engagé dans un nouveau chemin,
Qui s'éloigne... Être loin, être très loin demain !

XVIII

Le train va partir. Ombres que je vois
A travers la vitre embuée,
Adieu, mes amis ! Déjà votre voix
Est lointaine et diminuée.

Visages brouillés dans une pâleur
Où chaque trait connu s'efface,
Vous avez, mes amis, tous la même face :
Tous des clichés de ma Douleur.

La locomotive a sifflé. Vos bouches
Ouvrent des trous noirs pleins de cris.
J'ai vu sans entendre. Adieu ! j'ai compris
Qu'il est des secondes farouches.

Adieu, mes amis ! Pendant que je roule,
Le corps affaissé dans un coin,
Mon âme longtemps, longtemps suit de loin
Votre retour lent dans la foule.

XIX

C'était hier, jour d'automne, à l'heure où la chaleur
Déjà s'épuise et vers le soir penche,
Lorsque l'après-midi ruisselant d'or épanche
Un trop-plein d'amour et de douleur.

La rivière étalait une nappe glissante
De rayons jaunes dans les prés verts.
Et nous, tout enflammés d'une joie innocente,
Nous poussions notre barque au travers.

Que la forêt alors était belle : dorée,
Vibrante de jeunesse, à l'orée,
Et dans ses profondeurs, sombre et sourde, roulant
Un rêve infiniment vieux et lent !

Et j'ai crié, debout à l'avant de la barque,
Du côté des échos endormis,
Des mots, des noms français, tous fiers, portant la marque
De mon pays : vos noms, mes amis !

Fidèles à ma voix, vos ombres sont venues :
En se nommant elles ont passé ;
Et des vents se levaient, doux comme des mains nues,
Qui me tinrent longtemps embrassé.

XX

O soirs noirs de ma rue ancienne, à Paris,
Quand, des gouttes de pluie en sa barbe, en décembre,
Mon ami, de son pas lourd, entrait dans ma chambre,
Comme vous êtes loin, déjà, moins noirs que gris,
Pareils à ces bateaux que j'ai vus, dans la brume
Des mers du Nord, se fondre avec l'air et l'écume !
Mais vous, malgré l'absence, ami, vous êtes là,
Près de mon cœur. Ma voix, vous l'avez entendue,
Aussi souvent que, triste, elle vous appela,
Comme dans le blé pipe une caille perdue.
Amitié, qu'il est fort, ton doux parfum amer !
O pins ensoleillés de France, quand l'hiver
Chasse la neige et rend la campagne lugubre,
Quel vent m'apporte ici votre senteur salubre ?

L'AIEULE ET L'ENFANT

L'AIEULE ET L'ENFANT

I

Un jardin tout petit, là-bas,
A des centaines de lieues :
Les ombres du soir y sont bleues
Dans les feuilles, et les pas
Si mystérieux sur le sable !

Quel gris indéfinissable
Revêt ton visage aimé,
O vieille femme lasse, assise
Dans le crépuscule embaumé,
Sous la tonnelle imprécise !

La chaude nuit de septembre
Dans le figuier noir fait son nid.

NOUS

Un rayon de lampe jaunit
  Aux persiennes d'une chambre.

  Longtemps tu demeures là,
Seule avec les grillons qui crient,
  Tout ton corps penché vers la
Sombre terre, et tes lèvres prient.

L'herbe t'attire, hélas ! tes reins
  Cèdent au poids des années,
Mais, pauvre âme, comme tu crains
  Ce lit dans les fleurs fanées !

Ah ! que n'y dort-on d'un sommeil
  Qui soit une longue sieste,
Où l'on sente un grand ciel vermeil
  Qui sur les yeux toujours reste !

Car l'on a bien quelque nausée
  Des gens et des choses, mais
Le ciel est ami, la rosée
  Fidèle, et tu les aimais !

II

Sous le manteau de l'âtre où le tison charbonne,
Une pauvre vieille âme bonne
Songe à la Mort debout près de là sur le seuil,
Un pauvre corps songe au cercueil.

L'azur brûle dehors dans la rue aveuglante,
Mais l'été ne réchauffe plus
Les rameaux séchés de la plante,
Ni les genoux hélas ! engorgés et perclus.

Par le soleil ainsi trahie,
La vieille femme a dit qu'on allumât du feu,
Pour quand même essayer de ranimer un peu
Le peu qui lui reste de vie.

Mais le feu s'est éteint, et, dans lè foyer noir,
Devenu profond comme un gouffre,
Seul, un bout de fumée inquiétant à voir
Se tord comme quelqu'un qui souffre.

Pauvre vieille ! une larme a coulé de son œil,
Car, au fond de son grand fauteuil,
Elle a cette atroce pensée
Que son propre foyer aussi l'a repoussée.

III

Humble face de femme âgée
Que détestable laboureur,
Avec fureur
Le temps a ravagée ;

Pâles yeux remplis d'une eau trouble
Où chaque image se dédouble,
Tous les vivants ayant près d'eux
Des squelettes hideux ;

Chère main qui vas de toi-même
Te placer à l'endroit du corps
Où l'on croise les mains des morts
Pour la parade suprême ;

Poitrine si chaste et si douce
Où le mal fouille, où le mal pousse,
De quel mouvement horriblement lent !
Son ongle sanglant !

Bonne aïeule transfigurée,
Ame pure encore épurée
Par une agonie où je crois
Voir un symbole de la Croix ;

C'est peu de dire que je baise
Le bas de ta robe, non,
Je fais plus, je fais de ton nom
Un nom de sainte française.

IV

Car chez toi l'héroïsme est toujours de la grâce,
Un trait d'esprit, la fleur d'un naturel charmant.
Non, à quatre-vingts ans tu n'es pas du tout lasse
De vivre, et tu le dis, ma foi, très simplement.
Si surmonter la peur est toute la bravoure,
La tienne a de ces mots que longtemps on savoure,
Trésors sans prix légués aux fils par les aïeux :
« Vous n'imaginez pas comme c'est ennuyeux
De mourir, mes enfants ! » Et toi, qui, tout à l'heure,
Étais loin des regards cette vieille qui pleure,
Voici que devant nous tu plaisantes, tu ris.
Et quel parler ! quel ton ! quel tour ! quel coloris !
Mais lorsque, coupant court à ta fine faconde,
L'affreux mal dans ton sein se réveille et te mord,

Sans un cri, pour mieux voir face à face la Mort,
Tu fermes doucement les yeux une seconde...
Puis — ce qui vient après est si poignant, si beau,
Que c'est en affaiblir le sens que de le dire —
Quand tu rouvres les yeux, pâle, au bord du tombeau
Tu fais un grand effort sublime pour sourire.

V

Et maintenant voici, rapetissé, vieilli,
Sévère comme ceux qui n'ont jamais failli,
Avec sa barbe blanche et ses yeux bruns et tristes,
Mon père, tout devoir, tout susceptible honneur,
Républicain d'esprit et de mœurs jansénistes,
Indépendant et raisonneur;

Et rose de timidité, la tête grise,
Le cheveu bien tiré mais qui s'échappe et frise,
Gardienne des clés, régente des menus,
Multipliée en soins menus,
C'est toi, mère craintive et toujours éplorée,
O prunelle par tant de pleurs décolorée !

Et toi, sœur, qui, le buste droit,
Riant d'un rire aigu de nonne,
A muré ta frêle personne
Dans un catholicisme étroit;

Et toi, le compagnon de toute ma jeunesse,
Des bons et des mauvais jours de Paris,
Bouche mince, nez long, visage de finesse
Qui du bout des cils me souris;

Vous, vieux parents, vous êtes la racine,
Vous, frère et sœur, comme moi les rameaux
D'un arbre qui dans l'azur se dessine :
Rien qu'un ormeau parmi d'autres ormeaux.

L'arbre est commun, mais fière est sa roture :
Plus il plonge bas dans l'ombre du sol,
Plus haut, par-dessus le mur de clôture,
Il épanouit son grand parasol.

Et toi, mon enfant, qui n'es pas encore,
Bourgeon qui mûris sur l'arbre greffé,
Cher embryon, impatient d'éclore,
Germe aveugle, de lumière assoiffé,

L'AIEULE ET L'ENFANT

Enfant, quand tu seras né, sois la tige
La plus libre, la plus près du ciel bleu,
Monte, monte, insouciant du vertige,
Vers le soleil, petite feuille en feu!

Oh! surpasse-nous, mon enfant! Oublie
La branche qui fut ton premier berceau;
Vibre, chante et, si notre amour te lie,
Cesse d'être feuille et deviens oiseau!

VI

Un matin, on s'éveille, on est sans méfiance,
On pose sur la vie un regard ni joyeux
Ni triste. On ne sait rien. La lumière des cieux
Dans la chambre tranquille a l'insignifiance
Des êtres familiers qu'on voit sans les bien voir,
Et ce n'est que plus tard qu'on se souvient d'avoir,
D'un coup d'œil, avec quelle horrible exactitude !
Tout noté : la blancheur des murs, la quiétude
D'un livre ouvert sur la table, l'air endormi
Que dans son cadre prend le portrait d'un ami,
Et le tic-tac du temps heureux qui se balance
Dans la profonde sécurité du silence...
Rien n'est changé. Le jour commence. Il est pareil
Aux autres jours d'hiver : c'est le même soleil

Qui sourit, pâle, comme un blessé dans la neige.
Pouvait-on soupçonner dans ce sourire un piège ?
Pourtant, tout attendait, tout redoutait quelqu'un.
Mais qui ? nous l'ignorons, jusqu'à ce qu'il s'impose,
Jusqu'à ce qu'il soit là, le terrible importun
Dont le pas lourd franchit la porte la mieux close.

Un papier cacheté qu'une servante apporte.
Avant d'ouvrir, on sait. Et tout est changé.

— Morte.

VII

Certes j'avais pensé bien souvent : c'est fini!
Je ne reverrai plus tes rides me sourire,
Pauvre cher visage jauni,
Funèbre et doux comme la cire.

Lorsque je t'ai quittée à la saison dernière,
Quand j'eus baisé ton front, ta main,
Tu te tins là debout sur le bord du chemin,
Droite autant que tu le pouvais, et fière.

Et ta figure était effrayante au grand jour :
O statue en noir, c'était la Douleur
Qui n'a plus un pleur,
C'était tout l'Amour!

L'AIEULE ET L'ENFANT

Chapeau bas, tous, devant cette petite vieille
Qui, le pied déjà dans la mort,
Avait l'étrange aplomb de me dire à l'oreille :
« Allons, mon cher enfant, sois fort ! »

VIII

C'est de loin que mon cœur assiste
A la scène brutale et triste :
Quatre hommes sont venus,
Chaussés de gros souliers,
Quatre inconnus,
Quatre abominablement familiers.

Ils ont chargé sur leur épaule,
Comme honteux qu'on le pût voir,
Un fardeau couvert d'un drap noir.

Le prêtre aussi jouait son rôle
Avec une solennité d'emprunt:
Et c'était tragique et c'était commun :

Larmes de parents et de vieilles bonnes,
Curiosité du quartier, couronnes,
Cierges pâles dans le plein jour
De la petite cour...

Ah! la Mort ne raffine guère,
Elle est bien du peuple vraiment!
Sa couleur est crue et vulgaire,
Blessante. Aucun ménagement.
Rien pour l'art. Peu lui chaut comme elle se présente.
Elle vient, voilà tout, et sa main est pesante.
Rien pour l'art, et pourtant le plus grand art, celui
Qui comme un éclair dans la nue,
Fait tout pâlir quand il a lui :
La vérité nue.

IX

J'ai retrouvé mon vieux père un peu plus voûté,
Et ma mère et ma sœur toutes de noir vêtues,
Et lorsque, sur le seuil, leurs trois voix se sont tues,
J'ai longtemps encore écouté...

Le couvert était mis, mais au bout de la table,
S'arrondissait un large espace vide et seul,
Un coin de nappe empreint d'une paix redoutable,
Rigide et nu comme un linceul.

Et mes yeux fouillaient l'ombre, espérant un miracle,
Et tout mon cœur tendait vers toi d'un tel effort
Qu'un moment je crus renverser l'obstacle
Qui sépare un vivant d'un mort.

Pourtant je ne vis rien ; aucun doigt, aucune aile
Ne m'a, je l'avoue, effleuré :
L'ombre est restée opaque et sourde, et j'ai pleuré,
Le front contre la muraille éternelle.

X

Je n'osais pas entrer dans le petit salon,
Mais du jardin, par la fenêtre, j'ai pu voir,
Penchant ma tête à droite ou à gauche, selon
Les reflets du ciel dans le carreau noir,
J'ai pu voir, à travers un miroitement sombre,
Comme au fond d'un abîme où rien ne remuait,
Tel un vieux serviteur muet,
Ton fauteuil, à sa place ordinaire, dans l'ombre...
Et, par-dessus les plis des dunes, j'entendais
Le grand bruit de la mer, recouvrant comme un dais
L'enclos où, pour mon cœur, ta mémoire chérie
Ajoute un nouveau sens plus proche au mot « Patrie ».

XI

L'écho de vieilles voix mortes, avec ta voix
S'éteint pour la seconde et la dernière fois;
Des regards qui brillaient encor dans tes récits
Se sont, en même temps que tes yeux, obscurcis.
Au moment où cassa le fil de ta mémoire,
Tout un long chapelet d'âmes dans la nuit noire
A roulé. Toi, tu vis en nous malgré la tombe,
Mais sur combien de ceux que tu connus retombe
Le lourd terreau qui fit résonner ton cercueil!
L'ombre grandit en cercle autour de chaque deuil,
Et; pour les morts anciens, chaque fosse qui s'ouvre
Ajoute une épaisseur à l'oubli qui les couvre.

XII

Avant que l'océan qui vient battre la plage
Ne les ait pour toujours emportés loin des bords,
Oh! je voudrais saisir par les cheveux ces morts
Et les tirer sur le rivage.

XIII

O Verteuil, vieux gros bourg de la vieille Charente,
Sors de la nuit avec tes pignons du passé;
Remontez de l'abîme, à l'occident glacé,
Soleils de mil huit cent quarante!

Fantômes, levez-vous, car cette heure où j'écris
Apporte un miracle : ma plume
Va vous redonner un frisson posthume,
Vous rendre vos yeux et vos cris!

C'est, de nouveau, l'ardeur de midi dans les rues,
D'un midi lent qui sonne au cadran de jadis :
Les jardinets sont pleins de lis,
Les lis pleins de guêpes bourrues.

L'entrebâillement des volets
A des prunelles :
Là, bien des sentiments se sont étiolés
Mais les haines sont éternelles.

Dans le silence, au loin, un marteau rebondit
Sur une enclume;
La brise que l'odeur des résédas parfume,
Colporte les on-dit
De l'église au marché, de l'étude à la ferme;
Et, par peur du qu'en dira-t-on, chacun s'enferme
A double tour, le ladre avec ses sacs d'écus,
La demoiselle pauvre avec les jours vécus.

Un plat de cuivre clair
— L'armet de don Quichotte —
Qui pendille et branlotte
Au moindre courant d'air,
Annonce de loin
Le barbier du coin;
Mais les panonceaux du notaire
Sont fixes et d'un or poudreux, vétuste, austère.

Et Verteuil serait-il Verteuil sans son château,
Sans la cour d'honneur pavée et fleurie,
Sans le parc vert d'abord, puis bleu sur le coteau,
Et sans l'orangerie ?

Les orangers étaient si beaux que l'on raconte
— Nul ne sait à quand l'histoire remonte —
Que de Versailles l'ordre vint,
Du roi jaloux,
De couper les plus beaux : on en compta cent vingt
Puis nouvel ordre : tous !

Et cependant, le long des murs, dans l'ombre mauve,
S'en vient, très rouge er le front haut,
L'intendant de monsieur de La Rochefoucauld :
Une poule se sauve.

Puis voilà le commis voyageur d'autrefois,
A cheval, avec sa valise en croupe,
Qui, mettant pied à terre, entre manger la soupe
Au Lion d'Or tenu par mon parrain François.

Mais quelle est, remontant de bien plus loin, des jours
Où les nobles menaient grand train dans la province,
Cette musiquette qui grince
Et chante les amours?

Que sa gaîté légère est pâlotte! on dirait
L'éclair d'un vin clairet
A peine rose,
D'un vin extrêmement vieux qui se décompose.

O crincrin du ménétrier, mon trisaïeul,
Comme ton méchant rire,
Quand il s'est bien moqué des larmes qu'il me tire,
Me laisse ensuite exilé, seul!

Et pourtant, aigre voix,
Violon villageois
De mon ancêtre,
Je t'ai compris, peut-être!

— « Eh! pourquoi, raillais-tu, souffler sur de la cendre?
Les charbons sont éteints,
Es-tu sorcier, petit, que tu puisses prétendre
A changer nos destins?

L'AIEULE ET L'ENFANT

« Laisse dormir les morts : la plume d'un poète
Est trop fragile, enfant,
Pour soulever le poids de la porte muette !
Laisse, Dieu te défend

« De troubler la grandeur de la paix funéraire
Par un vain bruit de mots,
En drapant d'un chiffon de pourpre littéraire
Quelques malheureux os ! »

XIV

Mais toi, grand'mère, tu n'es pas morte,
Tu n'es point de ces cœurs qu'on emporte
En psalmodiant sous les cyprès.
Tu vis d'une autre vie, et plus près
Et plus loin, dans un monde plus ample
Et plus secret, comme un bel exemple.
Le peu que j'ai de force et de foi
Est comme une étincelle de toi.
Je suis l'urne où dort ta cendre chaude,
Et sous la cendre couve un feu pur.
J'écoute en moi le doux bruit obscur
Qu'y fait ton âme, abeille qui rôde.
Ne crains rien. Je ne permettrai pas
Que, cette fois, pour de bon tu meures :

Je ne serai ni méchant ni bas
Pour qu'en mon cœur toujours tu demeures.
Je sais qu'auprès de toi je vaux peu,
Mais, en jetant brindille à brindille
Mes bonnes actions dans le feu,
Je ferai quand même qu'il brille.
Puis mon fils, après moi, prendra soin
De cette flamme jamais éteinte.
Peut-être, lui, sera-t-il moins loin
De ta sublime auréole, ô Sainte !
Ah! du moins, quoique indigne, en passant,
Pour la seule raison que je t'aime,
Je t'aurai réchauffée en mon sang,
Puis transmise à meilleur que moi-même.

XV

Réveillez, mes bons amis,
Vos cœurs d'enfants endormis.
Mais, devant le ridicule,
Si votre esprit fort recule,
Je vous plains, allez-vous-en !
Paysanne et paysan,
Le concierge et la servante
Viendront danser avec nous.
Quelque femme peu savante
Aura pris sur ses genoux
Bébé qui rit sans comprendre.
Le cercle sera choisi
Car tous auront l'âme tendre.
Et maintenant, allons-y !

Battons des mains en cadence
Pour accompagner la danse.

Sans nouer nos doigts, laissons
Une place en nos chansons,

Une place dans la ronde,
Aux danseurs de l'autre monde ;

Des vides entre nos corps
Pour la foule de nos morts ;

Entre nos couplets, des pauses
Pour les cris muets des choses,

Pour mieux sentir sur nos pas
Tous les pas qu'on n'entend pas.

XVI

Dans l'auge de bois taillée
A même un tronc de bouleau,
La bonne femme égayée
Verse l'eau.

La paupière écarquillée,
Le visage épanoui,
Dans la savonneuse mousse
Tiède et douce
L'enfant rose est enfoui.

Comme un soupir de colombe
Sort du mignon cou gonflé,
Le gros ventre nu se bombe
Tout musclé.

Bébé s'agite ; il attrape
Une tape
Qui résonne en quelque endroit ;
C'est afin qu'il n'ait pas froid.

Puis un silence ! la douche
Interrompt
Le souffle au bord de la bouche
Et resserre le dos rond.

L'eau semble une sœur câline
Qui s'incline
Sur un petit frère, et joue
A lui chatouiller la joue,
A le baiser dans l'oreille.

L'eau primitive, l'eau vieille
Qui a lavé tant de corps,
Tant de vivants, tant de morts,
Depuis que le monde est monde,
L'eau, la grande vagabonde,
L'eau profonde,
Où tant d'êtres ont péri,
Se fait innocente, et rit.

XVII

Si votre cœur n'est pas très pur,
Éloignez-vous, nuage obscur,
Vous feriez tache sur l'azur.

Partez aussi, dame bougonne,
Pédante Raison qui raisonne,
Et viens seule, âme simple et bonne.

Venez seuls, pied fin qui trottine,
Doux sourire, voix argentine,
Saluer la grâce enfantine.

Sa chambre est comme un nid d'abeille
Qu'un ciel toujours clair ensoleille.
Chut ! parlez bas, car il sommeille.

Les murs légers de sa cellule
Sont dorés comme le miel. Nulle
Ombre sous le rideau de tulle :

Une lumière coite, close,
Qui l'enveloppe et qui se pose
Comme un baiser sur sa peau rose.

Il dort. Sa joue unie et pleine
Semble une tendre porcelaine,
Et l'on n'entend pas son haleine.

Comme Moïse sur le Nil,
Il flotte sur la vie, au fil
De l'eau rapide. Qu'en sait-il ?

XVIII

O claire image adorable :
Sa voiture d'osier blanc,
Lorsque l'ombre de l'érable
Brode un vif dessin tremblant
De feuillage sur la toile
Qu'un œil de soleil étoile !
Comme alors le vieux jardin
S'égaie, embelli soudain
Par la petite présence !
L'arbre a plus de complaisance,
Et la brise renchérit
Sur sa douceur coutumière ;
Dans sa barbe de lumière
L'azur floconneux sourit.

Tout se transforme, tout cède
Au minuscule enchanteur :
Il n'est plus de chose laide,
Il n'est plus d'espoir menteur !
Une poule vient, picore,
Se redresse, pique encore,
Et s'éloigne, ayant rendu
Visite au pacha dodu
Qui dans les coussins sommeille ;
Puis c'est le tour d'une abeille ;
Et les fleurs tendent le cou
Pour mieux voir. On ne sait où
Palpite une aile invisible
Comme une flamme en plein jour,
Une aile immense et paisible,
L'aile du plus pur amour.
Un corbeau surpris s'envole
Comme un songe de la nuit,
Et mon noir chagrin le suit.
La nature est bénévole,
L'homme est bon...
— « Oh ! une goutte,
Dit la mère, sur sa main. »

Et la voix prudente ajoute :
« Rentrons. » Et sur le chemin
La blanche voiture glisse.
Je reste seul. Le vent plisse
L'herbe sombre : le jardin
Frissonne, attristé soudain.

XIX

Une voix qui chantonne, à midi, en été.
Dans l'ombre d'une chambre,
Un pied nu qui s'agite, et le corps qui se cambre
D'un petit entêté ;

Une voix qui se fâche et rit de sa colère,
Un gloussement, un œil
Qui s'ouvre et, rond, s'attache au vernis d'un fauteuil
Qu'un trait de flamme éclaire.

La grand'route s'étend derrière les volets,
Douloureuse au soleil torride,
Avec ses cailloux blancs et ses buissons brûlés,
Et, par-dessus, l'azur sans ride.

NOUS

Ma femme, mon enfant, vous êtes là blottis,
Le silence ému vous écoute,
Le miroir prend plaisir à vos gestes gentils,
Mais ce n'est qu'une halte au bord de la route.

L'heure viendra bientôt, demain,
Où tous trois, la main dans la main,
Nous sortirons sur le chemin :
Moi, le plus fort, entre vous deux,
La poitrine en avant,
Bravant
Le destin hasardeux,
Tirant l'enfant contre le vent ;
Et toi, ma femme, à ma hauteur,
Allongeant le pas, délivrée
De toute pesanteur,
Par notre beau risque enivrée ;
Et nous irons chantant ainsi,
Après les chansons de la sieste,
Un air réveillé, vif et preste
Comme un pas sur le sol durci.

ENCORE PARIS

ENCORE PARIS

I

Puisque mon cœur est sot, que toujours je me plus
Comme un enfant à de vives images,
Et que les couleurs sont ce que j'aime le plus,
J'avais pensé recevoir les hommages
D'un clair soleil au seuil de ma patrie. Hélas !
Il m'a fallu perdre cette espérance !
Lorsqu'enfin j'arrivai, c'était nuit, j'étais las ;
Même il pleuvait dans le beau ciel de France.
Une si fine pluie ! une poussière d'eau
Qui partout filtrait d'invisibles nues,
Et, distinctes à peine à travers ce rideau,
Des terres qui me semblaient inconnues...

NOUS

La vitre du wagon ruisselait : je n'ai su
Qu'étudier longtemps ces gouttes pâles,
Tandis que, dans mon cœur humilié, déçu,
L'ombre se glissait avec de longs râles.
Tout à coup j'entendis sur le remblai des pas
Et deux grosses voix qui parlaient entre elles :
C'étaient des journaliers rentrant vers leur repas.
Leurs mots lents avaient quand même des ailes,
Leur parler rude, un tour facile et gracieux.
Quel écho dans mon cœur ! quelle secousse !
Ah ! pardieu, le soleil que je cherchais aux cieux,
Il brille là, dans cette langue douce !

II

A Nancy, le matin, qu'il faisait clair !
Les femmes déjà vous avaient un air
Vif, une façon de marcher dansante.
Là, point de vertu sans que l'on y sente
Un sourire des yeux qui n'est pas dupe.
La plus sage sait bien draper sa jupe.
Oui, qu'il faisait clair, et que c'est étrange
Comme, aussitôt le Rhin passé, tout change !

Le cœur à l'évent, j'allais d'un pied gai
A travers l'aimable ville, intrigué
D'un geste, d'un mot, de tout ce qui vibre
Chez nous d'imprévu, de piquant, de libre :
Rue intime où chacun est bien chez soi,

Cafés en plein air, débordants, bavards,
Frissons dans les arbres des boulevards,
Et romance et blague et nique à la loi.

Comme une mère joueuse et coquette
Taquine l'enfant que son sein nourrit,
Se penche sur lui, le baise et caquette,
Et le fait sauter au soleil, et rit,
O Patrie, ainsi m'as-tu retenu,
Ce matin-là, longtemps sur ton bras nu !

Nancy, murs ornés parmi des verdures,
Nation qui fais un bruit de volière,
Frivole, dit-on, plutôt familière,
Puissants sont tes secrets, peuple qui dures !

III

A travers les champs plats d'une morne banlieue
Où, sur un fond de crépuscule humide et terne,
Le rouge encrassé de la brique alterne
Avec la vague clarté bleue
Que jettent les châssis vitrés des potagers ;

A travers des terrains recoupés, partagés,
Entre des murs où le plâtre s'effrite
Et d'innombrables toits dont chaque tuile abrite
Un espoir accouru de très loin, comme si,
Dans ce coin d'univers, de fumée obscurci,
Toute une humanité nomade, haletante,
Ayant établi là son camp,
Y vivait dans le rêve absurde et dans l'attente
D'un bonheur promis pour on ne sait quand ;

A travers l'écheveau des rails gris que nos roues
Débrouillent et dénouent ;
A travers de signaux brillants comme les fleurs
D'une fusée épanouie,
Des croisements de trains hurleurs,
Une gare aussitôt que vue évanouie ;

A travers
Mille sentiments divers,
Si bousculés qu'on a peine,
Dans le vent qui les entraîne
Et les sème
Comme de la poudre aux yeux,
A bien distinguer soi-même,
Au passage,
L'insensé d'avec le sage
Et le triste du joyeux ;

A travers tout ce qui clame,
A travers tout ce qui luit
Et se mêle dans la nuit
Aux tourbillons de notre âme ;

Courir, s'élancer dans tous les combats,
Courir et, pour prix de la course,
Oh ! boire, boire à cette source
De lumière, là-bas.

Au foyer de toutes les fièvres
Courir, et, le front en sueur,
Embrasser, baiser sur les lèvres
Cette lueur !

Oh ! sans doute, pour qu'elle monte
Dans les noirs nuages si haut,
Il faut,
Il faut qu'ici chauffent les fours
Où s'opérera la refonte
Des anciens jours !

Il faut qu'ici soit engagée,
Dans ce champ clos élu de Dieu,
Une partie âpre, enragée,
Avec l'avenir pour enjeu !

Il faut, pour qu'au loin s'éclaire,
Un monde à ce feu circulaire,
Que le Vrai, le Juste, le Beau
Soient les trois branches du flambeau !

Et pour que tant de vapeur sale
Flotte sur cette cuve aussi,
Il faut bien admettre qu'ici
L'Enfer a quelque succursale.

Voici mon cœur, prenez, qu'il brûle
Sur ce bûcher,
Avec les autres cœurs en tas !
Faites que j'aie une cellule —
Un galetas —
Dans le gigantesque rucher.

Encore que tout bonnement
J'apporte dans l'immense ville
Quel tribut ? le bourdonnement
De l'abeille inutile,

Vous qui m'aimez, qui sans mentir
Souvent le dites,
Ne me laissez pas repartir :
Au prix de mon exil mes plaintes sont petites !

IV

Et j'ai revu Paris. De la gare à l'hôtel
Un fiacre négligé m'a conduit. Tout fut tel
Qu'autrefois. J'ai senti de nouveau sur ma lèvre
L'ancien baiser brûlant de poussière et de fièvre.
La lumière plus rare et les magasins clos :
Minuit ! quand les cafés gonflent seuls des halos
Qui font comme un mal blanc dans l'ombre. Heure qui traîne
La boule de douleur terrible d'un long jour,
Et dont le triste enchantement, au carrefour,
Fait lever du trottoir une mauvaise graine.
Le pavé sale était tout jonché de débris,
Et des passants aux traits trop fins, creusés, flétris,
Semblaient les survivants d'une bataille obscure.
Mais, dans cette fatigue et dans cette souillure,

Quel grand cri contenu d'espoir ! Même les pierres
Paraissaient méditer, car, derrière les murs,
Le sort remis, les lendemains meilleurs, plus mûrs,
Hantaient dans leur sommeil des milliers de paupières.

V

Paris gronde, Paris
Comme autrefois !

D'un triangle gris
Entre les toits
Le brouillard tombe,
Et, du pavé qu'on ne voit pas,
En bas,
Comme d'une tombe,
Une chanson de pauvre monte.

Quelle heure passée
De son poids de morte
Pèse sur la porte

De ma pensée ?
Tout mon cœur s'arcboute
Pour barrer la route,
Mais elle, plus forte,
Horriblement douce,
Comme avec pitié
Pousse...
O douceur qui raille !
La porte à moitié
Bâille,
Et la mauvaise heure
Entre dans ma demeure...

Un doigt sur la bouche,
Elle vient s'asseoir
Au bord de ma couche,
Le soir,
Et quand Paris éteint
Sur ma vitre blafarde
Son murmure lointain,
Longtemps, longuement elle me regarde.

VI

Lorsque mon cœur cherchait un abri près du vôtre,
Que nous vaguions, tous deux, dans Paris endormi,
Sans trop parler, car l'un se taisait-il, que l'autre
Lisait à livre ouvert l'âme de son ami,
Savions-nous, quand les feux s'éteignaient dans la brume,
Quand chaque pauvre fille, à l'angle du bitume
Postée, et s'accrochant à tous les pas errants,
Semblait, fardée et pâle, une poupée obscène,
Qui mimait, dans la nuit, sur une vague scène,
Un drame où nous passions comme des figurants ;
Savions-nous, quand, tous deux, promeneurs taciturnes,
Nous regardions devant notre œil à demi clos
Se jouer lentement les mystères nocturnes,
Lorsque, dans telle rue, à tel coin, des sanglots

Ont étranglé nos voix pleines d'ombre, savais-je
Que, plus tard, un matin tout azuré de neige,
Me faisant de mes doigts un écran pour mes yeux,
Je verrais le bonheur sur ma route ? Et toi, vieux,
Toi qui riais amèrement, pouvais-tu croire
Qu'un jour ta vie, enfin, lasse de tournoyer
Dans l'ennui comme au fond d'une cour basse et noire,
S'épanouirait d'aise aux rayons du foyer ?

VII

Que Paris, dans la nuit à peine commencée,
Quand les lampes partout s'allument dans l'air bleu,
Est délié, subtil et brillant de pensée !
Il semble que l'esprit jaillisse avec le feu,
Que soudain dilatée et libre, au crépuscule,
Une vapeur d'intelligence éclate et brûle.
Dans la rue, au milieu de ses cercles d'enfer,
Des passants, arrêtés et le front dans un livre,
Sourds au bruit, ne voient rien que le petit champ clair
Du feuillet noir sur blanc dont leur tête s'enivre.
O regard du liseur comme un piège tendu,
Guettant le sens des mots dans un passage ardu,
Ou suivant dans un ciel intérieur le fil
Capricieux du rêve ! ô nostalgie, exil,

Horizons et, du seuil de la vie ordinaire,
Échappée à travers le monde imaginaire !

Combien d'yeux dans Paris pour qui l'éclat du jour
Est offensant ! combien de paupières rougies,
Lasses de tout un peu, d'études et d'amour,
Ne s'ouvrent tout à fait que le soir aux bougies !
Prunelles de liseur et prunelles de faune
Se plaisent au moelleux de la lumière jaune,
Qui dore gravement la Beauté dans son lit
Et met tant de douceur sur la page qu'on lit.

VIII

Qui n'a pas vu Paris en avril, à midi,
Quand, d'un joli geste hardi,
Rejetant le manteau fourré qui l'emmitoufle,
La Beauté livre au vent qui souffle
Son cou de linot étourdi ;

Qui n'a pas entendu le fifre
Du faune citadin,
Quand, d'un doigt frileux encore, il déchiffre,
Sur le banc mouillé d'un jardin,
Son premier air
Où s'attarde un dernier frisson d'hiver ;

Qui n'a pas respiré cette minute aiguë
Comme la jeune feuille,
Où dans l'amour survit une enfance ambiguë,
Virginité de l'an qu'on cueille ;

Qui n'a pas vu les toits du Louvre,
Quand, par les clairs matins, ils font,
Sous le tendre azur qui les couvre,
Un bloc d'un azur plus profond ;

Alors l'aiguille d'or
De la Sainte-Chapelle
Rappelle,
Clouant au sol Paris vermeil,
Un trait planté par le soleil,
Qui vibre encor ;

D'un pont comme d'une avant-scène
L'œil suit la courbe de la Seine,
Au loin, dans un brouillard si bleu
Que le travail grinçant des grues,
Comme alentour les cris des rues,
Tout semble un jeu ;

Qui, nulle part ailleurs mais à Paris, vous dis-je,
Avec sa belle amie au bras, n'a confondu
Le doux émoi de vivre avec le temps perdu,
Ne peut comprendre le prodige
De la grâce à la force unie,
Ce je ne sais quel feu voilé : notre génie.

IX

Oui, nous sommes une poignée
Une poignée et c'est assez,
Qui continuons la lignée
Des loyaux artistes français ;

Gardant toujours dans notre audace,
Dans nos défis même, l'esprit
Clair et tempéré d'une race
Qui d'âge en âge refleurit.

Et je le dis sans épigramme,
Très sérieusement, ou bien,
Après tout, s'il vous plaît, Madame,
Sans que le diable y perde rien.

NOUS

Tous, à vingt ans, nous avons pris
A plus onduleux que les cygnes,
Au corps des femmes de Paris,
Des leçons de rythme et de lignes.

*
* *

Nous vous aimons comme vous êtes,
Et toutes ensemble, ô mes sœurs,
N'étant point, nous, des professeurs
De morale, mais des poètes ;

Nous vous aimons sans choix prudents
Pourvu que vous soyez jolies,
Et, disciples de vos folies,
Quand le rire éclaire vos dents,

Nous nous réglons sur votre allure,
Sur tous vos pas de quatre, car
C'est à vos danses que notre art
Doit sa liberté d'encolure.

X

Je connais dans le vaste univers un espace
Où mon cœur exilé souvent en rêve passe,
Et ce radeau sur l'infini, c'est un trottoir.
Au coin d'un vieux café dont la tente, le soir,
S'enfle comme une voile au vent de la rivière,
Il commence, et de là monte vers la lumière.
Que de fois, voyageant en pays étranger,
L'ai-je aperçu de loin comme une étroite planche
Qui suit le mouvement de la planète, et penche,
Et dans la nuit sans borne a peine à surnager !
Que de fois, dans la steppe immense et monotone
Où, lorsque sur le ciel virginalement clair
Se profile un visage humain, l'oiseau s'étonne,
Ou bien dans mon réduit, près du poële, en hiver,

Quand la neige, le froid, la mort partout s'étendent,
Que l'oreille devient un pavillon géant
Où, dans un gouffre noir de silence, s'entendent
Les frissons de la vie obscure et du néant,
Que de fois, en fermant à moitié les paupières,
Lourd de peine, écrasé d'ennui, presque endormi,
T'ai-je évoqué, t'ai-je appelé comme un ami,
Cher trottoir qui retiens mon âme entre tes pierres !

Alors je t'ai compris, car tu m'apparaissais
Comme un refuge, un promenoir de l'Art français,
Et tandis que, subtil comme une pure haleine,
Chantait dans ma mémoire un vers du doux Verlaine,
Je revoyais, déjà grison, déjà vieux beau,
Mais frappant d'un talon toujours plus fier l'asphalte,
Moréas que Malherbe après Ronsard exalte,
Moréas descendu depuis dans le tombeau.
Je comprenais le sens de ton joyeux tumulte,
Cette gourme jetée au vent de l'âge adulte,
Ce fond naïf caché sous l'abus des grands mots.
J'allais plus loin : trouvant des bienfaits dans tes maux,
Excusant, bénissant presque tes vierges folles,
Dans leur rire et leurs pleurs et leur flux de paroles

Je distinguais un pauvre idéal dévoyé,
Et, tout de même, au fond de leur humeur facile,
Quelque chose de consolant, d'apitoyé,
Qui pour le malheureux est un suprême asile.

XI

Sous un filet d'eau fine
Où la lumière est prise,
D'un bleu si nuancé qu'elle semble un peu grise,
Le gazon se devine.

Le ciel s'y mire dans la perle
Qui tremble ; un passage de merle
Tire un long trait noir sur la mousse ;
Et le pigeon boule et se douche :
C'est Paris, au jardin, qui prend sa mine douce,
Et donne à qui veut bien sa bouche.

C'est dans l'aridité d'un grand cirque de pierres
Une oasis qui m'accueille,

C'est le soleil qui sous la feuille
Bat des paupières.

Là, j'ai ri, j'ai pleuré, suivant
Que, sous les arbres, le vent
Qui déplaçait l'azur et l'ombre,
Faisait mon front clair ou sombre.

Plus j'y songe et moins je ne sais
Si la plus grande gloire en vaut la peine et dure,
Mais le bronze dans la verdure
Est d'un bel effet. C'est assez.

Paris, au jardin, prend aussi le masque
D'un vieil épicurien :
L'eau s'écoule dans la vasque,
Tout dans rien.

Là je m'assieds, là j'écoute
Les conseils de Paris double :
Joueuse de flûte et vieillard.

NOUS

O sons légers! mon cœur se trouble.
O mots subtils! ma foi qui doute
Flotte en un brouillard.

Ne m'interrogez pas. Que sais-je
Du juste ou de l'injuste, moi?
Là-bas, c'était l'exil, l'interminable neige,
Et voici Paris. Quel émoi!
Sous un filet d'eau fine
Le gazon se devine...
Je n'ai pour horizon
Que ce coin de gazon.

XII

Il pleut sur la Marne! il pleut sur les îles!
C'est pour le bonheur des feuilles dociles!
Chacune se dilate
Et se fait plate, plate...

Chacune semble un petit miroir noir
Sur lequel le ciel penche
Sa douce face blanche
Pour se voir.

Chacune bat comme un petit tambour,
Tout le jour,
La diane des eaux,
Au peuple des oiseaux.

NOUS

Il pleut, il pleut sur les bords de la Marne!
Un vieux soleil emmitouflé,
La tête à la lucarne,
Entr'ouvre un œil gonflé.

La pluie au loin d'un sourire s'éclaire,
Chaque feuille veut plaire,
Chaque feuille est une langue d'azur
Qui chante. O chant si pur!

XIII

Les arbres de Saint-Cloud portant un poids superbe
De victoires et de revers,
Courbent leurs fronts d'atlantes vers
L'herbe.

Nous étions quatre amis un jour sous cet ombrage,
Paressant et rêvant,
Comme ces ouvriers qui désertent l'ouvrage
Pour écouter chanter le vent.

Étaient-ce les flambeaux des anciennes fêtes
Qui, rallumés, doraient d'un or pâli les faîtes
De ces vieux marronniers?
Et ce rideau bleuâtre était-ce un peu de brume,

Ou le soudain silence atroce et lourd qui fume
Sur un départ de canonniers ?

Dans ce beau parc foulé je songeais au mystère
Des forêts sans chemin :
Là-bas l'homme et la plante ont l'âme de la terre,
Ici le végétal a presque un cœur humain.
Et que de lambeaux de ma propre histoire,
Avec le grand passé de la Patrie
Gisaient sur cette terre noire !
O ma première jeunesse flétrie !

Sombre humus des morts, sol de chair, accueille,
Mêle à ta substance
Aussi l'humble feuille,
Ma pauvre existence.

XIV

Autrefois j'adorais Paris comme une femme,
D'un amour de jeune homme émerveillé, soumis :
L'expérience ensuite et la douleur ont mis
Sa fièvre dans mon corps, son âme dans mon âme;
Où que j'aille aujourd'hui, je le sens dans ma chair
Battre comme le pouls de ma vie elle-même;
Ma pensée est un grain de la moisson qu'il sème,
Et c'est comme l'honneur de mon nom qu'il m'est cher.
Et, derrière Paris, tout au fond de mon être,
Une vigne verdit au soleil, dans un coin,
Et, sous le pampre translucide, une fenêtre
S'ouvre, et l'on voit la mer d'un gris d'argent, au loin.

XV

De grosses lanternes vermeilles,
Dans le feuillage noir et bleu,
Éclatent drôlement, pareilles
A de légers melons de feu ;

La foule circule amusée,
Levant mille visages verts
Puis soudain écarlates vers
L'azur sombre... Ah ! une fusée !

Il pleut de l'or, un diamant
Glisse au fond de l'eau qui se moire,
Tant que le fil de ma mémoire
Se perd. Où suis-je en ce moment ?

ENCORE PARIS

Cette ville qui pirouette
En grand costume d'Arlequin,
Est-ce Paris? Est-ce Pékin?
Ah! bast! tourne la girouette,
Et ma tête aussi! J'aime mieux
Ne pas trop savoir où j'existe,
De peur de m'y retrouver triste,
Et, bon badaud, bayer aux cieux!

XVI

Deux heures du matin :
Nul bruit dans la nuit chaude
Qu'un grelot lointain
De fiacre en maraude.

Et plus rien dans le cœur que de la lassitude
Pour tout ce que jeune on rêva :
Un pas se traîne et l'autre va
Par habitude.

Comme au jardin des Oliviers saint Pierre,
Un vagabond très vieux, ivre ou mort à demi,
Son front chauve sur une pierre,
S'est endormi.

Seule, au bord du trottoir postée en sentinelle,
Retroussant sa jupe de soie,
Une fille de joie
Veille avec le Seigneur sous la voûte éternelle.

XVII

Du moins jamais mon cœur n'a-t-il su blasphémer,
Jamais n'a-t-il connu l'envie.
Je n'ai pas attendu d'être heureux pour aimer
La vie.

Les pauvres m'ont appris qu'à côté de la mort
Il n'est peine qui ne soit douce,
Et, lorsque je me plains, chaque cri que je pousse
Est suivi d'un remord.

De bonne heure, Paris a bercé ma souffrance
Dans la sienne où chante l'espoir,
Et j'ai vu dans les pas de la foule, le soir,
Une marche à la délivrance.

XVIII

Je regarde monter sur le versant des cieux
Des escadrons silencieux :
La pluie et les orages;
La ville en bas reluit sombre et toute trempée,
Et chaque tour dresse une épée
Dans les nuages.

C'est Paris dans le soir et la brume noyé,
Comme un plan déployé :
Amas confus, creusé de crevasses étroites,
Longs alignements d'arbres verts
Bordant des perspectives droites,
Et le fleuve en travers.

Lueur d'acier dans le jour faux,
La Seine courbe
Semble une faulx
Que tiendraient d'invisibles mains
Fauchant la tourbe
Des humains.

L'ombre approche, et Paris est pris
Sous un immense réseau gris ;
On dirait un grand tas de bois mouillé qui fume
Sous le ciel vague du couchant,
Au bord d'un champ,
Et qui soudain s'allume.

Mais les vapeurs de l'air épaississent leurs voiles
Entre la ville et les étoiles,
La grêle, le vent, la foudre avec eux
Fondent sur ses feux.

O vaisseau de Paris courbé dans la tempête,
Toujours dédaignant l'eau calme du port,
Commé tu bondis, comme tu fais tête
Aux trahisons du sort !

ENCORE PARIS

O sublime navire,
Laisse-moi m'accrocher
A ton haut bord qui vire
En frisant le rocher !

Que tu périsses, toi,
Toi, grand cœur irascible,
Si fougueux dans ta foi,
Non, ce n'est pas possible !

Malgré l'océan noir,
Malgré la nuit sans lune,
J'attache à ta fortune
Tout ce que j'ai d'espoir.

RÊVERIE
DERRIÈRE LES FAISCEAUX

RÊVERIE

DERRIÈRE LES FAISCEAUX

I

Nous étions sortis de nos baraquements...

On s'équipe avec lenteur, avec une maladresse incroyable; on rattache à tâtons, sous le sac, une courroie qui pendait; d'une bouche qui bâille tombe une grosse plaisanterie, une de ces bourdes militaires qui reviennent toujours les mêmes, comme un hoquet d'ivrogne.

Les pieds traînent, les corps titubent : un troupeau de somnambules.

Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour compter jusqu'à

quatre : « Un, deux, trois... trois... — Au temps ! » Tout est à recommencer.

On n'est pas borné à ce point, un abrutissement si complet n'est qu'à demi naturel : c'est un jeu, un pari, une farce muette poussée jusqu'à l'absurde avec placidité, chacun, par un accord tacite, s'appliquant à faire la bête plus et mieux que son voisin.

Enfin, on s'était mis en marche, et cette stupeur et cette stupidité particulières au troupier oisif, positivement malade d'ennui, on les avait à chaque pas secouées le long du chemin.

Cette enveloppe flasque, cette peau d'éléphant, on l'avait dépouillée.

Et maintenant, les faisceaux formés, nous restions derrière eux, au repos, comme des chevaux qui soufflent au sommet d'une côte.

II

C'est une chose étrange comme une troupe en armes communique à ce qui l'entoure un caractère de gravité : la nature elle-même en semble impressionnée.

Banal duo, direz-vous, que le vert chante avec le rouge, effet si prévu qu'un bon peintre l'abandonne au chromo.

Non, c'est quelque chose de beaucoup plus caché, il faut pour le voir, y songer.

Ces ondulations de forêts tranquilles, ces plans allongés que la brume définit, de plus en plus pâles, de plus en plus étroits jusqu'à l'extrême ligne bleuâtre.

Cette ogive idéale du ciel qui s'élance de l'horizon et passe au-dessus de nos têtes, à des hauteurs qu'on ne sait plus, indifférentes.

La lisière du bois, la ferme isolée, le mur de pierres sèches en avant du village.

Ces lopins de terre cousus bout à bout, ourlés de haies vives et de peupliers.

Et toute cette campagne, j'insiste, tellement calme, comme en prière sous le portique de l'infini.

La paix des champs, humble et grande.

Les pacifiques travaux des champs, qui plus que les autres semblent bénis, parce qu'ils sont les plus anciens, parce qu'on s'imagine que Dieu personnellement les a connus dans l'enfance du monde, et les a lui-même ordonnés.

A tel point que les variations de l'atmosphère, en ce qu'elles sont liées à ces travaux, apparaissent encore un peu au poète et aux vieux paysans comme des variations de l'humeur céleste, les gelées et les grêles comme un prolongement atténué des colères bibliques, et les beaux

étés et les pluies bienfaisantes comme des largesses du Tout-Puissant.

Cette patience, cette sérénité, ces traditions, ces recommencements, toutes ces antiques pensées, tous ces sentiments éternels qui montent des espaces cultivés comme une musique religieuse.

Cette harmonie, pour la couvrir, ces douces images, pour les éclipser, il suffirait cependant que, partie d'un point invisible, s'élevât dans le lointain la grande voix sourde du canon.

Comme un décor de toile soudain tremble et s'effondre dans l'obscurité d'un brusque changement de scène, le paysage que voici disparaîtrait en un clin d'œil.

Seulement dans cette féerie redoutable rien ne bougerait en apparence, ni la lisière du bois, ni la ferme isolée, ni la distance de l'une à l'autre : la carte du terrain serait toujours exacte, les mêmes cotes, les mêmes hachures correspondant aux mêmes plis.

Les choses, au contraire, feraient voir un visage encore plus attentif, encore plus immobile, mais, à ce signal du destin, quel profond bouleversement s'accomplirait en une seconde derrière leur masque étonné !

Quelle répercussion aurait-il par le monde, quel retentissement dans l'avenir, le premier coup de canon qui commencerait la guerre !

Le sort jeté, la partie engagée, la face de la vie brutalement retournée !

Qu'un jour — un jour qui n'est pas loin, peut-être — cette rude voix pathétique puisse faire refluer depuis la frontière les nappes d'azur paisible étalées sur la France, comprenez donc que c'est cela, c'est le sentiment de cette menace qui donne à l'entour des soldats une expression sévère, concentrée, fatale, au plus riant tableau.

Je vois, du tertre où je suis assis, l'horizon tendu comme une chaîne entre les faisceaux alignés : ne dirait-on pas qu'il s'appuie sur les trépieds des fusils, comme si, à

l'approche d'un danger, le profil de ces plaines cherchait là sa défense ?

Le mur de pierres sèches en avant du village prend tout à coup un air renfrogné, défiant !

La nature entière se tient sur ses gardes : tout en elle, par avance, devient cible ou abri, car il n'est champ qui ne puisse être un champ de bataille demain.

Tenez, là-bas, cette prairie... Il se pourrait que demain, lancés au pas de charge dans un pré comme celui-là...

Mais enfin, s'il le fallait, saurions-nous du moins pourquoi ?

III

Ailleurs j'ai dit mon coin de terre
Et mon adoration de Paris.
Tous les souvenirs qui me sont chers,
En remontant du fond de ma vie,
Recomposent par leur mélange
La grande figure de ma Patrie,
A la fois confuse et poignante.

J'ai rencontré, dans ma carrière
D'homme imprudent et vagabond,
Au loin, dans une ville étrangère,
Un pur latin caustique et bon
Qui maintenant, hélas ! n'est plus,
Un vrai ancien qui m'a reçu
A son foyer et dans son cœur.

C'était bien le sel le meilleur,
Un soleil piquant à Moscou,
Notre midi, entendons-nous :
Le fin midi, classique et clair ;
C'était, en Russie, un libraire,
Uu vieux libraire français.

J'ai cet intime orgueil : je sais
Que ce vieux sage m'a aimé.
Quand je doute de moi, j'y repense.
Voilà donc une image de la France :
Cette jeunesse en cheveux gris,
Cet humanisme et cet esprit.

Ami qui dors là-bas au cimetière étranger,
Toi qui longtemps as vu ton pays comme on voit
Par-dessus un grand mur le faîte aigu d'un toit
Et un bel arbre en fleurs, le plus haut du verger,
Grâce à toi j'ai connu la douceur des minutes
Où l'on rit en famille, à table, entre exilés,
Et l'air de ta maison m'a cent fois rappelé
Qu'*honneur français* n'est pas un mot dont on discute.

IV

Témoin encore ma servante,
(*Servante* est plus noble que *bonne*,
Femme de chambre est tout à fait bas),
Ma servante et ma confidente,
Qu'un antique honneur environne,
Quand, rituelle, à l'heure du repas,
Elle fait le geste respectable
De poser le pain sur la table.
Témoin l'honnêteté de Paris,
Sans effort, sans dur parti pris,
Aussi facile qu'un sourire.
— Marguerite, je vous admire,
J'admire en vous tout un passé
De vaillance aimable et polie,

Cet instinct d'un cœur bien placé
Qui, mieux qu'un principe, vous lie
Au devoir et à la raison,
Vous le bon sens de la maison,
La vertu qui n'a rien d'austère
Mais va son train au jour le jour,
Vertu du peuple de la terre
Le plus indulgent à l'amour.

V

L'amour, qu'il vienne aussi témoigner ! Notre honneur
Apparaîtrait sans lui comme un rosier sans fleur.
Venez donc vous aussi, n'en soyez pas fâchée,
Venez témoigner en faveur
De nos façons d'aimer, ma volupté cachée.
Venez. Ah ! ma main tremble au moment où j'écris,
Car, invoquant ici nos baisers, tous les cris
Que j'ai recueillis sur ta bouche,
C'est à nos chers secrets qu'il faut que ma main touche.
Mais comment, quand déjà s'instruit notre procès,
Quand mon cœur frémissant, armé pour sa défense,
Veut peser tous les biens qui font l'orgueil français,
Comment ne pas jeter l'amour dans la balance ?
Vaut-il mieux, si la grâce est dans notre héritage,

En rougir, la lâcher à l'instant du danger ?
Non, venez plutôt nue et à votre avantage,
Et riez-lui au nez, au pudique étranger !

Venez, amour qu'on nous envie,
Manière à nous très sensuelle
D'accoler la vie,
Notre amour d'âme et de chair belle
Où tout se mêle
Et se confond,
Notre amour profond !

Notre amour, avec tout ce qui,
Greffé sur lui, fleurit par lui :
Notre souci constant des lignes,
Qui nous rend seuls dignes
De l'antique Athènes,
Notre goût inné de la forme,
Qui devant l'énorme
Se sent pris de gêne.

Amour, notre amour,
Qu'on dit léger, parfois si lourd,

Comme un trésor qu'un solitaire,
La nuit, enterre
Dans son jardin.

Notre amour, sous un ton badin
Cachant parfois des pleurs de rage,
Venez nous donner du courage.
Notre amour qui toujours fut là
Au moment grave,
Notre amour qui toujours mêla
L'heure du berger,
L'heure du danger,
Venez, notre amour qui rend brave.

Venez, amour, tout voile ôté,
Svelte beauté,
Vénus française,
Qui sur l'Olympe eût ri à l'aise ;
Venez tout nu, cher corps doré,
Le nu divin est seul secret,
Seul pur aussi,
Venez ainsi

Que, dans le marbre et dans la pierre,
Nos sculpteurs vous ont figurée :
Rayonnante dans la lumière,
Éternelle dans la durée !

VI

Enfin voici plus qu'un témoin,
Voici mon juge :
C'est mon enfant, dernier refuge
D'un espoir qui m'échappe et fait son nid plus loin.

Il a trois ans, il est si drôle
Que nous rions, sa mère et moi ;
C'est dans la farce un premier rôle :
Baisé, fessé, gâté, puni,
C'est notre émoi,
Bonheur et souci infini.

Trois ans, et déjà il abuse, il flaire
Sous les mots grondeurs ma faiblesse immense,

Et saisit l'instant où dans la colère
Le pardon commence.

On dirait qu'il me nargue et lit sur mon visage
L'amour craintif que j'ai pour lui,
Et quand, pour en finir, il promet d'être sage,
Il détourne aussitôt la tête avec ennui.

Telle est la loi commune, il faut donc m'y attendre :
Un jour viendra, un jour sévère,
Où mon enfant verra son père
De cet œil des grands fils qui souvent n'est pas tendre.

Nos enfants nous diront : « Qu'avez-vous fait ? » Et nous,
Faudra-t-il que, vieillards tremblant sur leurs genoux,
Pareils à des caissiers embrouillés dans leurs comptes,
Nous sentions à nos fronts la rougeur de la honte ?

VII

D'un bond j'étais debout et, soudain, j'ai couru. Le poids du sac sur mon dos, le poids du fusil dans ma main : les faisceaux étaient rompus.

J'avais entendu l'ordre sans l'avoir remarqué et, d'instinct, j'avais obéi.

Il me restait de ma rêverie un sentiment puissant et vague, un peu ivre, un peu chancelant, une conviction tout étourdie de sa propre nouveauté.

Dirai-je qu'ayant atteint ce sommet mon esprit repoussait tous les raisonnements, comme on repousse du pied une échelle inutile ?

Je crois plutôt que mes raisons s'agrégeaient en une seule masse, un seul bloc d'émotion compacte, d'une pression irrésistible.

Plus d'images particulières, successives, dévidées : une certitude assez vaste pour englober tous mes souvenirs, pour contenir ma vie entière rassemblée, prête à s'élancer.

Mais l'extase, la foi pure se soutient si difficilement ! Telle est notre infirmité que je cherchais déjà en dehors de moi quelque symbole matériel où appuyer mon enthousiasme, où m'en décharger sans crainte, avec l'assurance de le retrouver toujours.

Immobile dans le rang, l'arme au pied, j'implorais de l'horizon le secours de quelque signe, un miracle, une apparition.

Or, cette chose attendue se montra en effet, et, naturellement, c'était la chose la plus ancienne, la plus familière, la plus commune.

VIII

Un roulement lointain de tambours arrivait jusqu'à nous : comme un génie de la terre mal dégagé du sommeil, comme une âme à demi plongée dans l'argile gluante, ce bruit sourd rampait lourdement.

Voix du sol qui se traîne entre les sillons, et qui semble, lorsqu'elle s'élève, ne dépasser jamais le niveau de la plus haute motte.

Murmures profonds des vies qui pullulent à la surface des champs, depuis la taupe et le mulot jusqu'aux myriades d'insectes sans ailes.

Chuchotements confus, imperceptibles craquements du grain qui commence à germer, prières des racines du côté des ombres, prières des tiges vers la clarté.

Mais, à leur tour, dans l'éloignement, les clairons éclatèrent.

Prenant du premier coup possession du domaine des airs, leurs notes montaient comme des fusées, tâtaient l'espace, exploraient les brises et, parfois, dans une de ces mélancolies subites de la force qui durent à peine une seconde, se laissaient couler comme des larmes, pour remonter aussitôt plus précipitées, plus ardentes.

Un souffle supérieur animait, inspirait cette sonnerie ; le cœur de l'homme lui communiquait son rythme discontinu ; toutes les pulsations d'un sang noble se prolongeaient dans ces intervalles et dans ces reprises.

C'était l'appel des foyers, l'appel séculaire au-dessus des vallées, de colline en colline.

Et cet appel pour la défense, l'esprit libre et sans peur l'agrémentait d'une chanson : le cri instinctif de la vie menacée devenait grâce à lui une apostrophe joyeuse.

L'œil cependant distinguait sans peine le petit groupe turbulent, qu'un mouvement uniforme rapprochait de nous peu à peu par saccades pressées.

Que ce carré en marche paraissait minuscule dans l'immense plaine ondulée !

Au-dessus flottait comme un ruban clair, et notre régiment, dans un silence tel qu'on eût dit que chaque bouche retenait son haleine, cloué sur place, fasciné, regardait de toutes ses prunelles venir à lui cette banderole voyante.

Il semblait bien alors que le vieil emblème, ainsi réduit par la distance aux proportions d'une alouette, fût comme l'oiseau en effet, qui ramasse une énergie violente dans un corps exigu.

Quelle respiration passionnée soulevait ce lambeau d'étoffe ! comme, à le voir ainsi frémir, on le devinait, ce fétiche, d'un caractère généreux, d'une humeur susceptible !

Bientôt les trois couleurs se détachèrent nettement sur le ciel orageux, avec cette légère inclinaison de la hampe qui évoque l'image du navire au versant de la vague et associe l'idée des batailles à l'idée des tempêtes.

Mais, sans souci des nuages sombres accumulés autour de lui, le petit mât penché poursuivait sa route.

Et le tonnerre des tambours et le fracas des cuivres devenaient assourdissants...

Brusquement, ils se turent.

Le drapeau n'étant plus qu'à quelques pas de nous, je perçus le bruit doux de la soie plissée par le vent.

Cela ressemblait à un chuchotement, à une parole tendre qui bouleverse l'âme.

Que vous dirai-je de plus ? la démonstration était faite. Je ne pouvais que me répéter : « Comme c'est simple ! comme c'est simple ! »

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

LES POÈMES QUE L'ON VA LIRE 7

J'AI SONGÉ BIEN DES FOIS A MON LOINTAIN ANCÊTRE ... 11

NOS PROVINCES 13

I. — A TRAVERS CHAMPS 15

II. — A TABLE 18

III. — LA PETITE VILLE 23

IV. — LA CÔTE D'ARGENT 26

NOTRE PARIS 33

LEVEZ-VOUS DE L'ABIME ÉTERNEL, O VIEUX CRIS 35

L'AIEULE ET L'ENFANT 69

ENCORE PARIS 111

RÊVERIE DERRIÈRE LES FAISCEAUX 155

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

1914-1915

JACQUES-ÉMILE BLANCHE : CAHIERS D'UN ARTISTE

G.-K. CHESTERTON : LA BARBARIE DE BERLIN
LETTRES A UN VIEUX GARIBALDIEN

PAUL CLAUDEL : CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI
TROIS POÈMES DE GUERRE

CLUTTON-BROCK : MÉDITATIONS SUR LA GUERRE
Traduction de JACQUES COPEAU

PIERRE HAMP : LA VICTOIRE DE LA FRANCE SUR LES FRANÇAIS

P.-J. JOUVE : VOUS ÊTES DES HOMMES

CHARLES PÉGUY : NOTRE PATRIE

ÉMILE VERHAEREN : LA BELGIQUE SANGLANTE

1916

PAUL DESJARDINS : MIL NEUF CENT QUATORZE

HENRI GHÉON : FOI EN LA FRANCE

CHARLES-LOUIS PHILIPPE : CONTES DU MATIN

CHARLES PÉGUY : ŒUVRES COMPLÈTES. 1er VOLUME

FRANÇOIS PORCHÉ : L'ARRÊT SUR LA MARNE
LE POÈME DE LA TRANCHÉE
IMAGES DE GUERRE

ANDRÉ SUARÈS : CLOCHES DE ROME

Il est réimposé et tiré à part sur papier pur fil de Voiron un certain nombre d'exemplaires de chacun de ces ouvrages.

Volumes in-8 couronne à 3 fr. 50

POÉSIE :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES
DEUX POÈMES D'ÉTÉ
GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS
HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE (Préface de Mme de NOAILLES)
STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES
UN COUP DE DÉS
FRANÇOIS PORCHÉ : LE DESSOUS DU MASQUE
RABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE (Prix Nobel 1913). Trad. A. GIDE)
FRANCIS VIÉLÉ GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE
CHARLES VIDRAC : LIVRE D'AMOUR

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE

ROMANS ET CONTES :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE
J. RICHARD BLOCH : LÉVY
G.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (Trad. J. FLORENCE)
LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL (Trad. J. FLORENCE)
ANDRÉ GIDE : ISABELLE, récit
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
LES CAVES DU VATICAN
COMTE DE GOBINEAU : ADÉLAIDE
PIERRE HAMP : LE RAIL
MARÉE FRAICHE, VIN DE CHAMPAGNE
VIEILLE HISTOIRE
L'ENQUÊTE
VALERY LARBAUD : A. O. BARNABOOTH
JACK LONDON : L'AMOUR DE LA VIE (Trad. P. WENZ)
ROGER MARTIN DU GARD : JEAN BAROIS
CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
CHARLES BLANCHARD
JULES RENARD : L'ŒIL CLAIR
JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

Ernest Tisserand : UN CABINET DE PORTRAITS
Charles Vildrac : DÉCOUVERTES
LIVRE D'AMOUR
Michel Yell : CAUET

THÉATRE :

Paul Claudel : L'OTAGE
L'ANNONCE FAITE A MARIE
Jacques Copeau et Jean Croué : LES FRÈRES KARAMAZOV, drame en 5 actes d'après Dostoiewsky
Georges Duhamel : DANS L'OMBRE DES STATUES
Henri Ghéon : LE PAIN
Friedrich Hebbel : JUDITH (Trad. G. Gallimard et P. de Lanux)
Émile Verhaeren : HÉLÈNE DE SPARTE

LITTÉRATURE :

Henri Ghéon : NOS DIRECTIONS (Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre)
Jacques Rivière : ÉTUDES (Baudelaire, Claudel, Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc.)
André Suarès : TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoiewsky)
ESSAIS
PORTRAITS
Albert Thibaudet : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volumes in-8 couronne à 2 fr. 50

Coventry Patmore : POÈMES (Trad. P. Claudel)
Léon-Paul Fargue : POÈMES
André Gide : SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES
J. Keats : LETTRES A FANNY BRAWNE (Trad. des Garets)
O.-W. Milosz : MIGUEL MANARA, mystère en 6 tableaux
Ch.-L. Philippe : LA MÈRE ET L'ENFANT
Jean Schlumberger : LES FILS LOUVERNÉ

Volume in-4° couronne à 5 fr.

Léon-Paul Fargue : POUR LA MUSIQUE

Volume in-8 raisin à 10 fr.

A. Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8 carré à 10 fr. net

HENRIK IBSEN : ŒUVRES COMPLÈTES, Tome Ier

Volumes in-8 tellière à 7 fr. 50

ANDRÉ GIDE : ISABELLE (1re édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires)
RABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE (Traduction A. GIDE, 1re édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires)

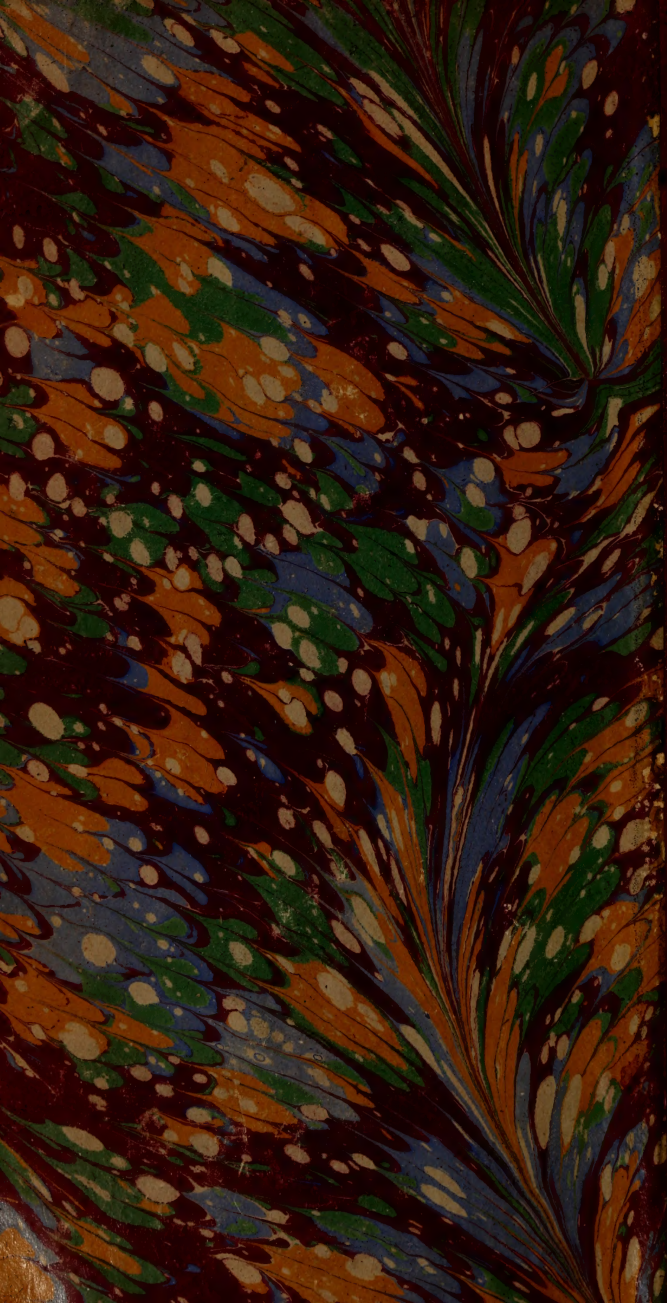
POUR PARAITRE :

JEAN RICHARD BLOCH : ET Cie
SAMUEL BUTLER : EREWHON
NOUVEAUX VOYAGES EN EREWHON
AINSI VA TOUTE CHAIR
LES CARNETS DE S. BUTLER (Trad. VALERY LARBAUD)
BERNARD COMBETTE : DES HOMMES
HENRI FRANCK : LETTRES A QUELQUES AMIS
COMTE DE GOBINEAU : MADEMOISELLE IRNOIS
PIERRE HAMP : GENS
VALERY LARBAUD : ENFANTINES
GEORGE MEREDITH : LA CARRIÈRE DE BEAUCHAMP (Trad. A. MONOD)
SHAGPAT RASÉ (Trad. H. BOUSSINESQ et A. GALLAND)
ARTHUR RIMBAUD : ÉBAUCHES
ANDRÉ SALMON : MONSTRES CHOISIS
ROBERT-LOUIS STEVENSON : DANS LES MERS DU SUD
ANDRÉ SUARÈS : BOUCLIER DU ZODIAQUE

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE XXV
MARS MIL NEUF CENT SEIZE,
PAR L'IMPRIMERIE PROTAT
FRÈRES, MACON.

PQ 2631 O65N6
Porché, François
Nous, poèmes choisis

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY